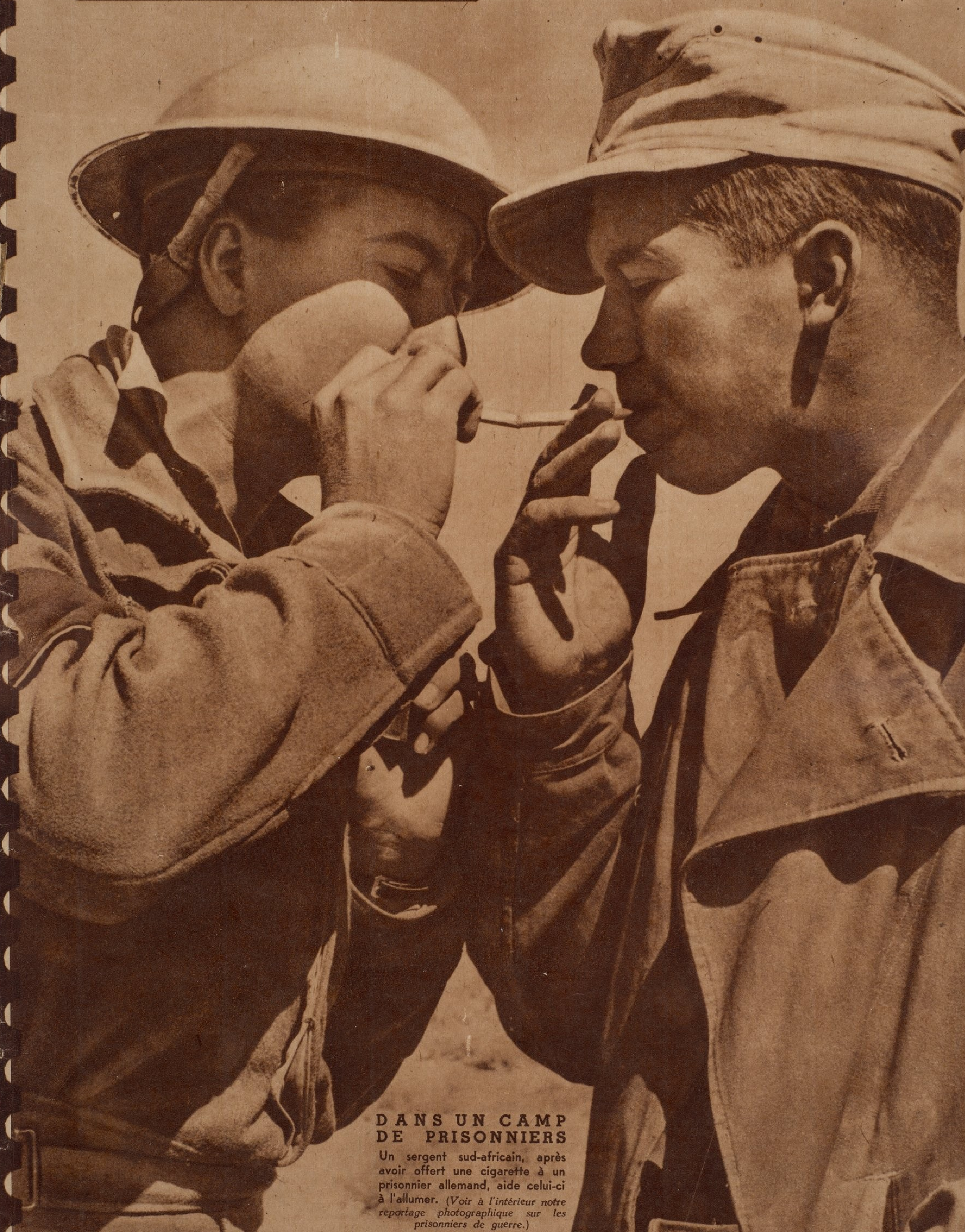
IMAGES



DANS UN CAMP DE PRISONNIERS

Un sergent sud-africain, après avoir offert une cigarette à un prisonnier allemand, aide celui-ci à l'allumer. *(Voir à l'intérieur notre reportage photographique sur les prisonniers de guerre.)*

No. 664 — LE CAIRE (EGYPTE) — 1 JUIN 1942

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Mari de presque andalouse (Haïfa)

Je conçois qu'une femme ne possédant pas les traits du visage en accord avec ce que nous appelons beauté puisse avoir recours à des artifices pour compléter ce que la nature ne lui a pas donné. Mais je ne comprends pas pourquoi une femme ayant, par exemple, des yeux magnifiques les altèrerait en suivant le caprice de la mode. De même, il ne m'est pas possible de saisir pourquoi une femme ayant un teint de perle se poudre.

Ma femme n'est pas d'accord avec moi en ce qui concerne mes remarques précitées. Elle pense qu'une légère trace de rouge, un petit peu de poudre ou je ne sais plus quel autre truc (sic) donnent un air moderne et de distinction. « Aussi belle qu'elle puisse être, la femme doit se farder, sinon elle aura l'air paysan », prétend-elle.

Voulez-vous me dire, Horatius, qui a raison ? Ma femme ou moi ?

Voilà que vous allez me faire mettre de la discorde en ménage. J'en frémis rien que d'y penser, mais je vais tout de même vous donner mon opinion là-dessus. Tout d'abord je vous dirai que très peu de femmes savent se farder d'une façon rationnelle. Autant un fard bien appliqué est agréable le soir sous la lumière des lampes électriques, autant il est horrible de se farder durant le jour, surtout si, comme vous le dites, la nature a doté une personne de charmes naturels. Conclusion : pas du tout de fard durant le jour, mais suffisamment le soir, ce qui sert à relever l'éclat du regard et à donner au visage une harmonie délicate et séduisante.

Triste

Allons, allons, remontez-vous, que diable ! A votre âge, promener un pareil spleen est vraiment honteux. Vous avez cependant pour vous la jeunesse, la santé et l'aisance. Que vous faut-il de plus ? Sortez le plus possible, distrayez-vous, et commencez par prendre goût aux moindres actes de votre existence. Le physique ayant une influence sur le moral, et vice-versa, adoptez une attitude souriante et exercez-vous à prendre de l'intérêt à tout ce qui vous entoure. A un beau paysage, par exemple, à un bon repas, à un joli regard, à une promenade agréable, que sais-je ? A force d'exercice et de contrainte sur vous-même, je suis sûr que votre spleen disparaîtra et que la vie vous paraîtra sous des jours moins sombres, les hommes moins méchants et les femmes plus désirables.

Yolande

J'aime un jeune homme qui m'aime aussi. Il me l'a dit et répété plusieurs fois et je crois qu'il est sincère. Mais je constate, non sans un certain dépit, que deux jeunes filles de mon entourage lui font une cour assidue et voudraient brouiller les cartes entre nous. Que dois-je faire, Horatius ? Laisser les choses aller ou m'interposer et mettre le jeune homme au pied du mur ? Je suis bien embarrassée, croyez-moi, et attends de vous le conseil qui me dira la ligne de conduite que je dois adopter.

Il me semble, ma chère amie, qu'une jeune fille doit très bien savoir quoi faire en pareil cas. Si vous êtes sûre de l'amour de votre ami et si vous savez dûment que les avances de vos deux rivales lui sont indifférentes, n'insistez pas outre mesure, car vous pourriez le lasser par des scènes de jalousie qui répugnent particulièrement aux hommes. Au contraire, tâchez d'avoir le dessus, en ayant l'air de ne vous douter de rien, mais évitez autant que possible, bien entendu, les occasions de rencontre entre le jeune homme et vos rivales.

HORATIUS

I M A G E S

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"

E. & C. ZAIDAN

Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.

A B O N N E M E N T S

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... **P.T. 100**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle **P.T. 130**
Autres pays .... **P.T. 160**
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

L'ÉCRAN de la Semaine

"L'APPRENTI SORCIER"

Une comparaison entre les discours prononcés au début de cette semaine par le président Roosevelt et le chancelier Hitler paraîtra édifiante. D'une part des idées précises, une ligne de conduite pour la guerre bien définie, l'expression d'un espoir qui ne cesse de monter, de l'autre le chaos des idées, des injures inutiles mais chargées de sens, et, ce qui est plus significatif encore, un aveu d'impuissance. Hitler, tel « l'Apprenti Sorcier », est désormais incapable d'arrêter le jeu des forces qu'il a déchaînées.

De son dernier discours, plus que les graves difficultés intérieures qu'il implique, il convient de retenir surtout l'aveu de l'erreur qui sera fatale à l'Allemagne, erreur qu'elle n'aurait d'ailleurs jamais pu éviter étant donné les directions de ses visées stratégiques, et qui a été l'attaque contre l'Union Soviétique. Contrairement à l'avis de ses meilleurs généraux, Hitler pensait que quelques semaines suffiraient pour venir à bout de la Russie, faible et en état de décomposition. Un an aura bientôt passé depuis le début des hostilités germano-russes et aujourd'hui le Führer parle du « monstre », du « colosse bolchevique » dont le Reich avec tous ses satellites sont incapables de vaincre la résistance.

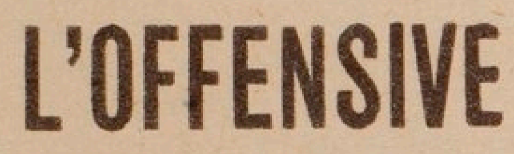
Les injures du Führer à l'adresse de M. Churchill et de la « clique de politiciens criminels qui précipitent l'Europe vers sa perte » sont, dans le même ordre d'idées, des mieux venues pour les pays alliés qui n'ont pas manqué d'en tirer la conclusion suivante : le dictateur allemand sent de plus en plus que la marche des événements lui échappe et, par suite de la résistance russe qui lui fait envisager un second hiver de guerre, il se trouve impuissant à réaliser ses plans ambitieux. D'où ses nouvelles et « dernières » tentatives de paix que les dirigeants alliés ont systématiquement ignorées. Pour Hitler, le crime des « politiciens » qui gouvernent les nations unies est de permettre, en faisant la sourde oreille à ses avances, que l'Allemagne s'engage dans le cycle des épreuves sans fin. Ils sabotent, ces « criminels », son organisation de « l'Ordre Nouveau ». Loin de s'en prendre à lui-même, Hitler impute ses échecs et les conséquences de ses fautes à ceux qui n'ont aucun intérêt à l'édifier avec lui. Il est plus facile au désordre d'entraver l'ordre que de le remplacer. Le chef de l'Allemagne hitlérienne s'en aperçoit trop tard.



S.M. LA REINE A LA FETE DE L'UNION FEMINISTE

S.M. la Reine Farida à la soirée de bienfaisance organisée par les dames du Comité de l'Union Féministe Egyptienne, au cours de laquelle un spectacle de choix fut présenté au public.

(Photo Riad Chehata)



L'OFFENSIVE

DE PRINTEMPS

Le problème de l'offensive de printemps d'Hitler a passablement tourmenté l'imagination des chroniqueurs. Donnons ici des solutions modestes.

Quand Hitler attaquera-t-il ? Le harcèlement de ses armées d'Orient par les Russes et l'offensive aérienne britannique ont sans doute quelque peu déréglé son horaire, et « l'offensive de printemps » risque fort de devenir « l'offensive d'été ». N'importe : il est certain qu'elle se produira, car Hitler, aux prises avec de graves difficultés intérieures, en présence de l'activité du « front européen » des nations non soumises, devant surtout la menace qui surgit chaque mois plus redoutable des usines géantes d'Amérique, **doit** tenter un suprême effort et frapper un coup qu'il espère décisif.

Où frapperont Hitler et son partenaire d'Extrême-Orient ? Il est de plus en plus probable, si l'on en croit les observateurs neutres, que Hitler consacrera au front russe le gros de ses efforts, et le Japon s'occupera du front de Birmanie et des Indes. L'on note aussitôt un certain parallélisme entre ces deux offensives. Hitler, renonçant à de plus ambitieux projets, veut d'abord réparer l'échec de la saison dernière et se débarrasser des armées russes ; le Japon, qui semble avoir renoncé pour sa part à attaquer directement l'Australie et la Nouvelle-Zélande, s'enfonce dans la jungle birmane pour menacer les Indes.

Cette double offensive ne prendra pas les Alliés au dépourvu. Des reculs seront probablement encore nécessaires. Nous n'en serons point surpris, si nous songeons que les nations de l'Axe, préparées à la guerre depuis des années, jetteront d'un seul coup toutes leurs réserves dans cet assaut. Mais les Alliés — et c'est là seul ce qui importe — sont assurés de tenir les points vitaux de ce double front, à savoir le Caucase et les Indes proprement dites. La perte de lambeaux de plaine russe ou de jungle birmane sera sans effet si le dernier élan de l'Axe se brise devant les lignes choisies par les états-majors alliés, et si la fin de l'été amène l'Axe épuisé par ses nouveaux efforts à la merci de la puissance alliée prête à lui asséner ses coups.

ESCLAVES

EN RÉVOLTE

Le Reich qui pensait trouver des auxiliaires précieux dans les pays balkaniques fait à ses dépens une curieuse expérience. Loin de constituer pour lui des alliés sérieux, ces Etats asservis alourdissent du boulet de leurs querelles le char hitlérien déjà enlisé dans la steppe russe. Roumanie, Hongrie et Bulgarie contribuent ainsi — sans le vouloir, évidemment — à la victoire des Alliés. On en plaindrait sincèrement l'Allemagne s'il ne convenait, au contraire, de se réjouir de cet état de choses.

Première victime des machinations hungaro-bulgares — Budapest et Sofia ont en effet récemment conclu un traité secret d'alliance dirigé contre Bucarest — la Roumanie a fourni à l'Axe de 30 à 35 divisions. C'est un bien curieux pays — on ne dit pas nation — que cette Roumanie. Ancienne province de l'Empire ottoman, elle se constitue en principauté, puis en royaume au siècle dernier par la fusion de la Moldavie et la Valachie. Son premier souverain est un Allemand, un Hohenzollern, fondateur de la dynastie actuelle. Carol I essaie jusqu'à la Grande Guerre de ranger son pays du côté de l'Allemagne. La Roumanie fait pourtant cause commune avec les Alliés. Après la guerre, ceux-ci se montrent généreux — mais imprudents. Ils agrandissent la petite Roumanie que la paix trouve triplée. Dans l'opération, elle s'était enrichie de minorités hongroise, allemande, juive, russe et ukrainienne qui l'empêchent de constituer véritablement une nation. Ce beau monde est aujourd'hui en révolte contre ses alliés. Il aurait mieux fait de choisir plus tôt ses amis.

La Hongrie s'est montrée moins traitable. Depuis longtemps, elle est l'enfant chérie des régimes totalitaires auxquels elle a fourni dans la guerre actuelle une armée de 200 à 400.000 hommes et 400 à 600 avions de combat. Gouvernée par ses aristocrates, ennemis traditionnels des régimes libéraux, la Hongrie a fait marcher son peuple par le chantage au communisme. Belle excuse pour des gouvernants aux tendances ultra-fascistes. En réalité, les dirigeants, s'aperçoivent de leur gigantesque erreur. Soutenus dans leur révisionnisme par l'Italie et l'Allemagne qui y ont longtemps trouvé une raison pour opposer la Hongrie aux puissances occidentales, ils ont été lâchés par l'Axe une fois que ses deux partenaires furent arrivés à leur fin. La Transylvanie est tantôt attribuée aux Roumains, tantôt aux Hongrois.

La Bulgarie, enfin, est l'alliée balkanique la plus obstinée des nazis, qui ont occupé le pays et conquéri le gouvernement au prix de le divorcer complètement du peuple. Pendant que le gouvernement occupe la Thrace et une partie de la Macédoine, les paysans se souviennent de la dernière défaite allemande et réclament l'alliance avec la Russie, cependant mère et traditionnelle protectrice des Slaves du Sud. Que sortira-t-il de ces rivalités balkaniques après la guerre ?

LE PRESIDENT ROOSEVELT A DIT :

...Les navires de guerre américains sont maintenant en action dans l'Atlantique nord et sud, dans l'Arctique, dans la Méditerranée, dans le Pacifique nord et sud...



...Des troupes americaines stationnent en Amérique du Sud, au Groenland, en Islande, dans les Iles Britanniques, dans le Proche-Orient, Moyen-Orient, en Extrême-Orient, l'Australie et plusieurs îles du Pacifique...

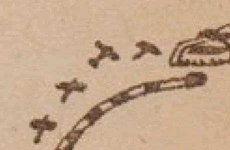


...Les Nations Unies prendront des mesures, si nécessaire, pour prévenir l'emploi par l'Axe, à des fins militaires, d'un territoire français, dans n'importe quelle partie du monde...





...Les forces russes ont détruit et continuent à détruire plus de potentiel armé de l'ennemi que toutes les autres Nations Unies, ensemble...



...Quels que soient les progrès que les Japonais pourront effectuer, on trouvera toujours le moyen de livrer des avions et du matériel de guerre à la Chine...



...L'Australie, la Nouvelle-Zélande et beaucoup d'autres territoires constitueront les bases d'une action offensive...



...On rapporte même de Tokio que quelqu'un a lâché des bombes sur Tokio et d'autres centres principaux de l'industrie de guerre nippone.

LES ETATS-UNIS

ET LES SOUS-MARINS ALLEMANDS

Dans son discours, qui, sous bien des rapports, sonne lugubrement comme un glas, Hitler a annoncé cette semaine à son bon peuple allemand une intensification de la guerre sous-marine. L'entrée en guerre des Etats-Unis nécessite en effet pour le Reich un redoublement d'efforts, rendu plus impérieux encore par les pertes sanglantes qu'il vient d'éprouver sur toute l'étendue du front russe.

Mais les Américains ne s'en inquiètent pas outre mesure. La Navy des Etats-Unis avait d'ailleurs annoncé dans un communiqué : « Les touristes qui ont bien voulu faire l'honneur d'une visite à nos eaux territoriales n'auront jamais le plaisir d'effectuer le voyage de retour... » Sous une forme humoristique, le département de la Marine disait bien ce qu'il voulait dire. Il s'agissait de rassurer le peuple américain, sans donner sur les pertes allemandes en sous-marins des chiffres dont seul l'ennemi eût tiré bénéfice. Le même communiqué ajoutait du reste : « Même si vous avez vu de vos yeux un sous-marin capturé ou détruit, gardez-en la nouvelle pour vous. »

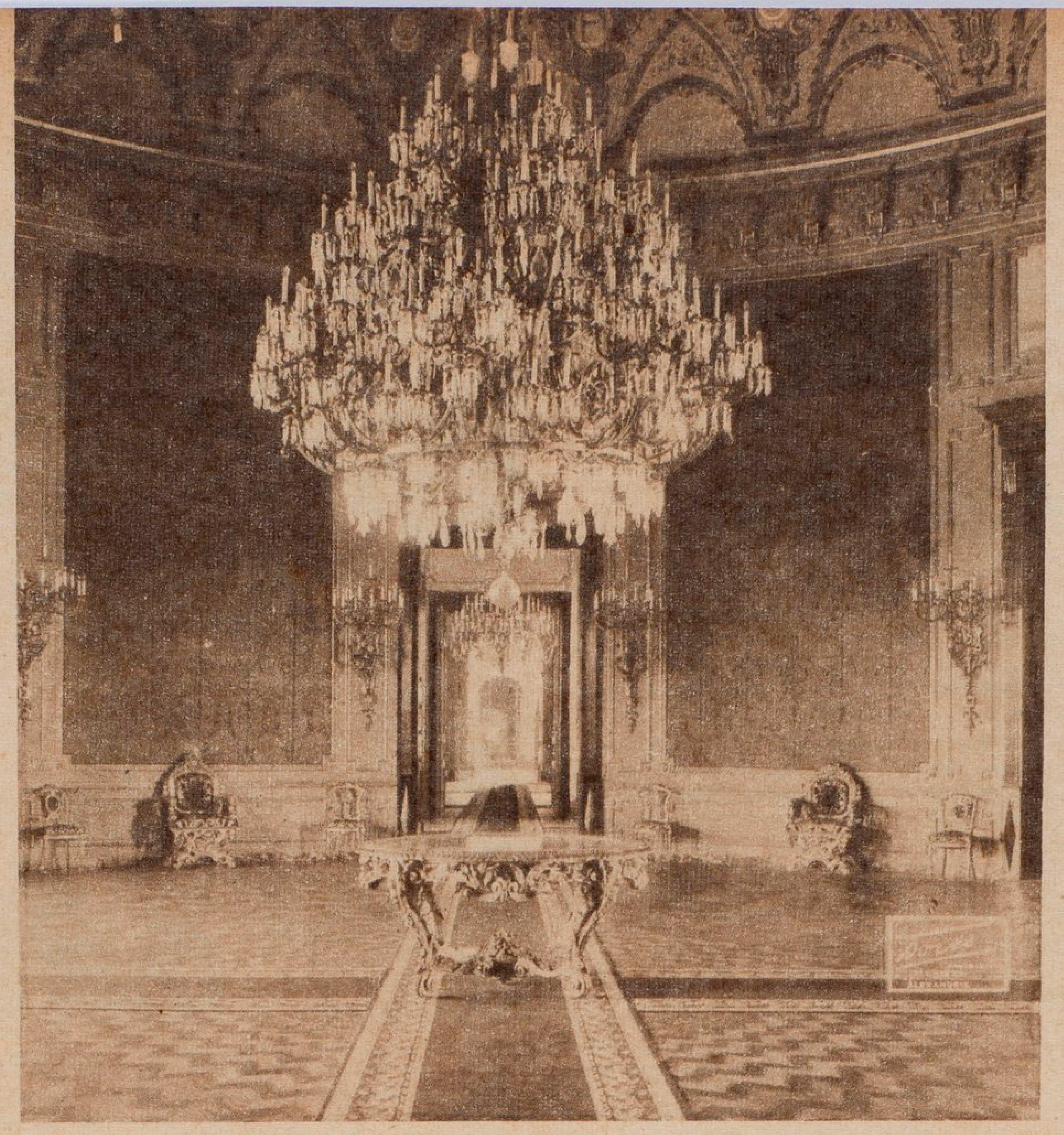
L'homme responsable de la guerre sous-marine allemande est le vice-amiral Karl Dœnitz, commandant en chef des U-boats allemands. Que la guerre actuelle soit gagnée ou perdue, Dœnitz a déjà enregistré une première victoire et dès le temps de paix. C'est d'avoir reconstitué la flotte sous-marine allemande malgré le traité de Versailles et les commissions de contrôle interalliées. Son œuvre en la matière se réduit à quelques données principales : il a établi un système parfait de coopération entre les sous-marins et l'aviation et perfectionné la détection par hydrophone à bord de ses appareils. Pour éviter le retour des mutineries qui pendant l'autre guerre avaient paralysé la flotte allemande, il s'est employé à « démocratiser » ses équipages — c'est-à-dire à instaurer entre officiers et matelots des relations de camaraderie étroites. Enfin il s'intéresse personnellement aux moindres détails et, sans être technicien, connaît à fond les procédés utilisés pour la construction de ses engins.

Pour enrayer les convois américains et alliés, il a dû faire passer tous ses sous-marins de la mer Baltique à l'Océan. Les résultats ne furent pas brillants. Les contre-torpilleurs alliés jalonnent sans arrêt les routes océanes et les engins de destruction que le Reich lance à travers les mers connaissent eux aussi la fin qu'ils réservaient aux innocents bateaux marchands. Devant l'hécatombe toujours plus élevée de ses sous-marins, Dœnitz se retourne peut-être vers le portrait de Tirpitz qui orne son bureau pour y lire une fois de plus la devise des sous-marins allemands : « Die Tat is alles » (L'action, c'est tout).

223 DOLLARS PAR SOLDAT

Le Corps des quartiers-maîtres de l'armée des Etats-Unis déclare que le soldat américain est « le combattant le mieux habillé du monde ». Personne ne songera à contredire cette déclaration. A l'examen des dépenses effectuées par le gouvernement des Etats-Unis, lors de la dernière année fiscale, il ressort que 672 millions de dollars furent dépensés pour l'habillement de l'armée qui compte environ 1.500.000 hommes, soit 223 dollars par soldat.

(Tailor and Cutter)



L'OFFRE GENEREUSE DE S.M. LE ROI FAROUK

La salle de réception du palais de Ras el-Tine que S.M. le Roi Farouk a offert, pour toute la durée de la guerre, aux autorités britanniques, pour être transformé en hôpital militaire.

(Photo Dorès)

DETROIT, immense usine de guerre

Détroit, Michigan : les mots ont parfois une puissance d'évocation que seul peut-être le cinéma égale. Détroit fait aussitôt surgir la vision des immenses ateliers dont la réputation a imposé l'industrie automobile des Américains dans le monde. Voici que la guerre fait subir une transformation à la capitale de l'automobile. Détroit ne produira plus ou presque plus de voitures. Ces œuvres du temps de paix ont cessé. Les usines américaines sont elles-mêmes mobilisées et Détroit ne travaille plus que pour la Défense Nationale.

La facilité avec laquelle, en l'espace de quelques mois, cette cité a passé du labeur pacifique au rythme décuplé auquel ses machines tournent aujourd'hui tient du prodige. Tant pis pour les touristes et les amateurs de belles voitures : Détroit ne travaille que pour la guerre totale — et il n'en sort plus que des engins perfectionnés de destruction.

Le visiteur étranger qui arriverait pour la première fois de nuit à Détroit serait réveillé dès le lendemain matin à six heures par une rumeur et une agitation grandissantes dans les rues de la ville. En d'autres temps, il se serait agi d'un événement sensationnel qui aurait ainsi jeté hors de leur lit les citoyens de Détroit. Mais il n'y a rien d'anormal, depuis la guerre, à cette invasion matinale des camelots qui crient leurs journaux au lever du soleil. Il fait à peine jour, en effet, que les ouvriers se rendent déjà à leurs usines. A moins qu'ils n'en sortent pour rentrer chez eux. On travaille aussi bien jour et nuit, et les équipes se relaient sans arrêt vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Ford et Chrysler ont converti Détroit en une forge colossale, dont le feu jamais ne s'éteint. Leurs chantiers, hangars, hauts-fourneaux, laboratoires, terrains d'expérimentation recouvrent des superficies qui s'étendent à perte de vue. Pièces d'artillerie et surtout d'aviation sont fabriquées à une cadence qui dépasse l'imagination. Un télégramme annonçait il y a trois jours que la Ford allait sortir dans un délai imminent un bombardier par heure. Il faut, pour y croire, avoir vu ce qu'est la production à la chaîne. Aussitôt montés, les avions sont expérimentés par les techniciens. Après les essais, ils s'alignent en files interminables sur un champ d'atterrissage dont ils disparaissent d'ailleurs pour être remplacés par de nouveaux appareils.

L'AMIRAL KING

PREMIER MARIN AMÉRICAIN

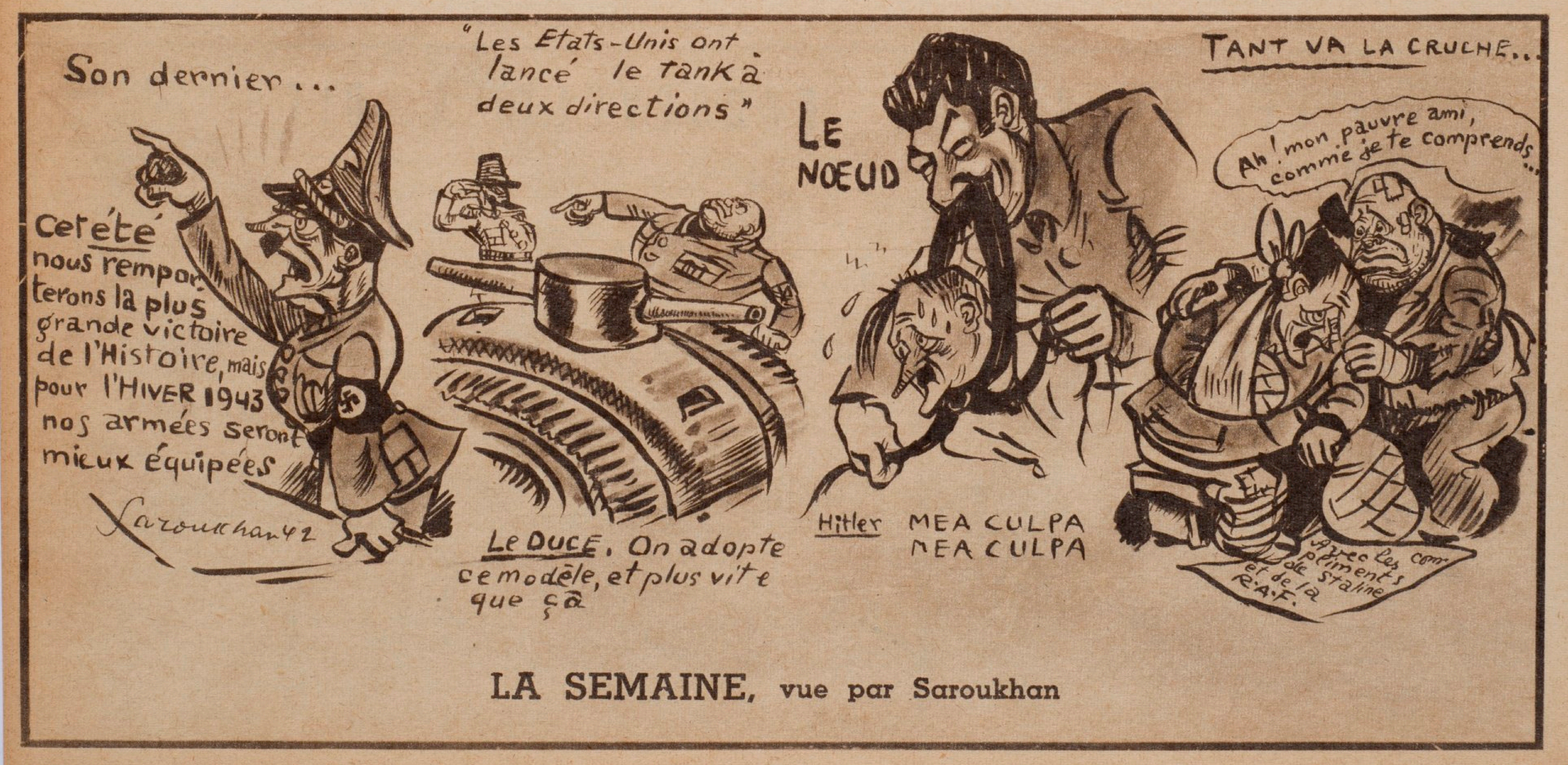
Dans la marine américaine, l'amiral Ernest Joseph King passe pour le modèle du commandant en chef pendant la guerre. Il aime son métier. Tandis que la plupart des officiers passent leur week-end à terre, à faire du golf ou à déguster cocktail sur cocktail, King passe une tranquille fin de semaine sur son bateau. « La terre, dit-il, c'est très joli, mais je ne voudrais y aller qu'en touriste. Il n'est pas question en tout cas que j'y passe ma vie. » Si le paradoxe n'était pas trop fort, on dirait que l'amiral est un marin.

Il est avec ses hommes aussi affectueux et paternel que son sens très strict de la discipline et les exigences du service lui permettent de l'être. L'amiral passe ses matinées à son bureau. Toute la nuit, son vaisseau a déchiffré les messages que Washington et les unités dispersées de son commandement lui ont uniformément adressés, sous le titre : « To Comminch », abréviation télégraphique de : « To Commander in Chief ». L'amiral y répond lui-même. Il correspond avec le « Comairlant » (commandant des forces aériennes de l'Atlantique), le « Comcrulant » (commandant des croiseurs de l'Atlantique) ou avec le commandant de la flotte du Pacifique, « Cincpac ». Il transmet ses ordres avec une brièveté et une clarté admirables. « Pas de qualificatifs », répète-t-il. Il estime que, les instructions générales données, il doit s'en remettre à ses collaborateurs du choix des moyens d'exécution. Sa première circulaire avait pour sujet : « De l'excès de détails dans les ordres. »

— Mes subalternes ne sont plus des enfants, dit-il. Je n'ai pas besoin de tout leur expliquer...

Après le déjeuner, l'amiral s'octroie trente minutes de repos. Il retourne ensuite à son bureau, ou fait une tournée sur le vaisseau-amiral. Un pont spécial lui est réservé. Théoriquement, en effet, le commandant en chef n'est qu'un visiteur sur le bateau où il se trouve et dont la responsabilité revient, malgré sa présence, à son propre capitaine. Le commandant prend ses repas seul. Ainsi le veut la tradition. Lorsqu'il se trouvait à la tête du « Lexington », King avait déjà rompu avec cet usage. Il s'entoure de commensaux et apprécie les bonnes fourchettes. A sa table sont généralement invités le chef de son personnel et le chef des opérations. Ils sont tous trois rejoints par l'officier de service pour la journée.

Pendant ces huit dernières années, King était fixé à Washington. « Fixé » est une façon de parler. C'est là du moins qu'habite Mrs King, ses six filles et son fils. Trait curieux : jusqu'à l'âge de 18 ans, l'amiral n'avait pas vu la mer. Son père était un maître-mécanicien du Baltimore and Ohio Railroad, à Lorain. Sans doute rêvait-il pour son fils une carrière analogue à la sienne. Mais ni l'hérédité professionnelle ni le goût des parents n'ont prévalu contre la destinée de son fils. Le premier marin des Etats-Unis d'Amérique est né d'un terrien — mais il ne se sent nulle part mieux que sur l'eau.



LA SEMAINE, vue par Saroukhan

LA «BARAKA» DU GENERAL GIRAUD

L'évasion du général Giraud de la forteresse de Kœnigsberg a causé une énorme sensation dans les milieux alliés. Fait prisonnier en mai 1940, il commanda la 59ème armée et était membre du conseil supérieur de la guerre.

Ce n'est pas la première fois que le général Giraud prend la fuite d'un camp de concentration allemand. Déjà, au cours de l'autre guerre, il s'évada également, déguisé en aide-boucher. Voici, détachées du livre de M. André Maurois, « Tragédie en France », quelques lignes consacrées au général Giraud qui vient de fournir au gouvernement de Vichy de précieux renseignements sur les conditions actuelles de vie en Allemagne.

•

Le général Giraud avait dans l'armée française une légende qui rappelait celle de Lyautey. On racontait son évasion d'Allemagne à travers la Belgique; il y avait, sous des déguisements divers, travaillé de tous les métiers, puis avait enfin rejoint nos lignes. Au Maroc il passait pour avoir la **baraka**, c'est-à-dire le talisman, le charme qui donne la chance; mais il effrayait ses chefs par sa hardiesse. Les états-majors craignaient toujours un peu de voir Giraud dépasser les objectifs qui lui étaient assignés. Pour la bataille à venir, le Grand-Quartier lui avait confié dans les Flandres une mission qui semblait faite pour son tempérament puisque son armée formait l'aile marchante et devait, si les Allemands entraient en Belgique, bondir jusqu'à Breda. Je l'avais souvent vu à Paris, puis au front, très grand, sanglé dans sa longue tunique claire, mais n'avais jamais eu avec lui de conversation un peu intime. J'attendais donc beaucoup des deux jours que j'allais passer avec lui.

Je ne fus pas désappointé. Comme Lyautey, Giraud était un seigneur; beaucoup de militaires sont, en conversation, prudents, trop prudents, et poussent en avant de toutes phrases un peu hardies de timides reconnaissances. Giraud disait ce qu'il pensait, droit devant lui, faisait des plans de campagne, bataillait, critiquait, improvisait. Il m'enchanta. « A la guerre, disait Giraud, il faut prendre des risques. Des risques raisonnables, bien sûr. Contrairement à ce que beaucoup de gens ont dû vous dire, je ne suis pas un casse-cou, loin de là. Mais je crois à l'audace réfléchie. Vous vous souvenez de l'attaque de Mangin, sur le flanc des Allemands à Villers-Cotterets, en juillet 1918. C'est moi qui avais été chargé de préparer l'entrée en jeu de la division dont j'étais chef d'état-major. Nous devions obtenir un effet de surprise et un effet de masse. Pour y arriver, une seule méthode était possible: grouper tous nos chars sur un front très étroit. Danger: la division était massée à raison d'un char par dix mètres, un bombardement l'eût anéantie. Mais la probabilité d'un tel bombardement était faible, puisque la veille au soir l'ennemi ne savait rien. Donc risque légitime. Je l'ai pris... Le matin mon cœur battait. Nous devions attaquer à 4 heures 35. A partir de 3 heures, je ne cessai de regarder ma montre. A 4 heures 30 on n'avait pas entendu un coup de canon. Je commençai à respirer mieux... 4 heures 34... 4 heures 35... Avec un formidable bruit la division se mit en marche et je poussai un long soupir... La **baraka** ne m'avait pas trahi. »

Autre histoire de Giraud. « Au temps où je luttais au Maroc contre les tribus dissidentes, j'allais souvent dans les montagnes de l'Atlas faire des reconnaissances en avion. C'était assez dangereux, comme tout vol en montagne. J'avais pour pilote un adjudant qui savait bien son métier et j'ai toujours moi-même beaucoup aimé à voler. Un jour nous survolons des tribus rebelles, des guerriers tirent sur nous et une balle perce notre carburateur. Naturellement, l'avion se met à tomber... Ma première pensée fut: « Nous sommes perdus ». Autour de nous on ne voyait que pics et gorges. Aucun atterrissage possible. Pas une chance d'en sortir. Tout à coup, tandis que nous tombions, j'aperçois sur notre droite une tache blanche, entourée de taches brunes régulièrement disposées. Je me dis: « Ceci doit être un campement français... Tente de l'officier au milieu, tentes indigènes autour de lui ». Je tape sur l'épaule de mon pilote et je lui montre la tache. Il comprend, fait un effort désespéré pour redresser et arrive, non à suspendre la chute, mais à la diriger vers ce piton. Ce que je vous raconte là s'est passé en un dixième de seconde. Nous continuons à tomber et, en arrivant au-dessus des tentes, je vois qu'elles occupent un minuscule plateau entouré de précipices. Il y avait à peu près trente mètres pour atterrir. Encore un dixième de seconde, puis choc effroyable. J'ai su plus tard que mon adjudant avait trouvé le moyen de faire capoter son avion sur la plate-forme de pierre. Pour moi, je suis projeté au dehors et je tombe exactement au bord du précipice, la moitié du corps dans le gouffre. Eh bien! Vous voyez que j'en suis sorti... La **baraka**! »

Troisième histoire. « A la guerre, dit-il, la rapidité d'action est tout. Tenez. Dans cette même campagne marocaine, je devais un jour attaquer une tribu qui habitait, au sommet d'une montagne, un nid d'aigle à peu près inaccessible. Je fais venir le chef du génie et je lui dis: « Voici. Vous voyez cette muraille à pic? Bon... Il faut me tailler là-dedans, en trois jours, une route carrossable allant jusqu'au sommet. » Il me répond poliment, mais fermement: « Mon général, c'est impossible. Ce n'est pas trois jours qu'il faut pour ce travail, c'est trois mois. » Je lui dis: « Très bien, mon ami, puisque c'est impossible, vous ne la ferez pas cette route, mais moi, je la ferai. » Je fais appeler un colonel de la Légion et je lui dessine le plan de la route. Je lui demande de mettre à ce travail tous ses hommes et tous ceux des régiments voisins, jour et nuit, et lui dis qu'il faut que ce soit achevé en trois jours... Eh bien, cela fut fait... et j'ai débouché sur un ennemi qui ne m'attendait pas, qui ne pouvait pas m'attendre et qui a été vaincu sans combat... Morale: le meilleur élément de surprise, c'est justement de faire ce qui paraît impossible et de le faire vite. »



M. CASEY A WASHINGTON

L'arrivée à l'aérodrome de Washington du Dr Herbert Veer Evatt, qui, par la suite, fut nommé ministre d'Australie en Amérique, en remplacement de M. Richard Casey, appelé aux fonctions de ministre d'Etat britannique dans le Proche-Orient. De gauche à droite: le Dr Herbert Evatt, M. Sumner Welles, sous-secrétaire d'Etat américain aux Affaires Etrangères, et M. Casey.

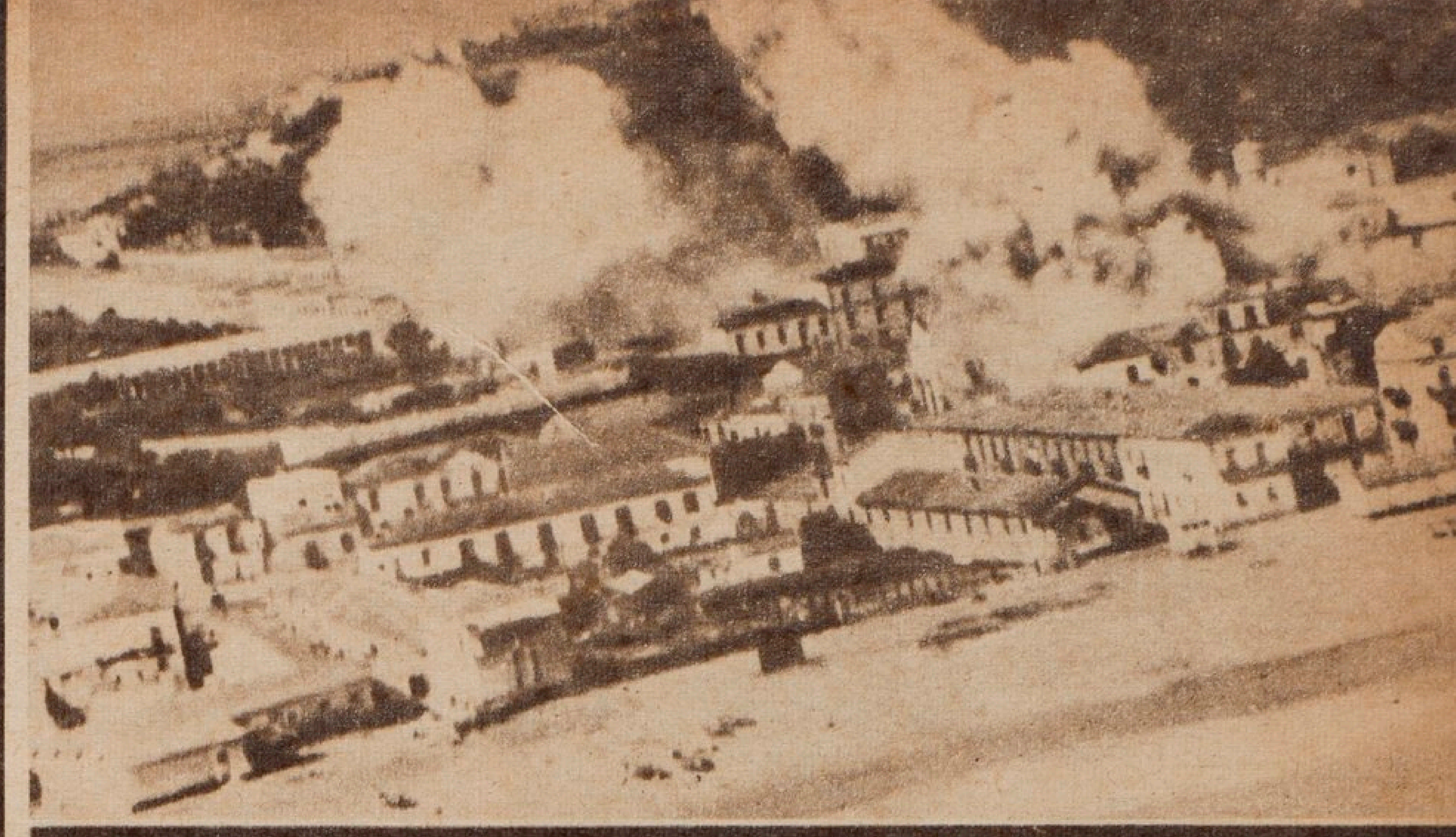
La FLOTTE de VICHY

ET SES EFFECTIFS

L'idée maîtresse de l'amiral Darlan en ce qui concerne sa flotte est de pouvoir en jouer efficacement aussi bien contre les Alliés eux-mêmes que contre les Allemands, à l'heure qu'il jugera propice. C'est dans ce but qu'il essaie de conserver, contre Laval collaborateur total, les unités dont il continue à assumer le commandement. Deux questions sont à envisager lorsqu'on aborde le problème des forces françaises sur mer: celle des bases dont elles disposent, celle des bateaux et des équipages qui leur restent. Vichy peut, en effet, avec beaucoup de subtilité, considérer tantôt l'un, tantôt l'autre aspect du problème quand il traite avec les nazis. En ne mettant que ses ports à la disposition du Reich, l'expérience a prouvé le mal que le gouvernement Pétain pouvait faire.

Au moment de la défaite, la flotte française comptait 180 unités totalisant 540.000 tonnes. Huit mois de guerre ne l'avaient pas beaucoup affaiblie. Elle avait perdu un croiseur, plusieurs corvettes, un ou deux sous-marins, et sept destroyers à Dunkerque. Les pertes d'Oran et de Dakar n'ont jamais été connues. A Alexandrie, une force saisissable est internée par l'amiral Cunningham (« le seul qui soit un gentleman », a déclaré Darlan). Quelques unités ont gagné les ports anglais. D'autres sont placées sous observation américaine dans les possessions françaises. En mer de Chine, enfin, les Japonais se sont emparés de quelques autres. Les milieux de la France Libre à Londres estiment qu'il reste à Vichy de 60 à 70 % de ses forces initiales.

A l'armistice, les effectifs des troupes navales comptaient 4.500 officiers et 45.000 hommes. Et un tiers de la marine a disparu, il n'en resterait que 3.000 officiers, et 50.000 hommes. Ces équipages ont de plus été purgés. Ceux qui passaient pour anti-axe ont été « démissionnés » et remplacés par des collaborateurs plus dociles. Une véritable police d'Etat politique fonctionne à bord. Dans les ports, les amiraux qui ont pris le commandement en juxtaposition avec les pouvoirs des commissions de contrôle ennemies ont été choisis parmi les partisans des totalitaires.



Au cours du raid effectué par les bombardiers de la R.A.F. à Catanzar Marino, en Sicile, des coups directs sur des usines firent de celles-ci un immense brasier.

Choses vues en Italie par un agent secret

LES ITALIENS contre la guerre

Que se passe-t-il en Italie ? Il n'est pas aisé de répondre à cette question d'une façon précise. Depuis la déclaration de guerre du Duce aux Etats-Unis, les renseignements qui, jusqu'alors, étaient parvenus assez régulièrement de la Péninsule en Amérique du Nord ont cessé tout à coup.

Cependant, un correspondant américain est arrivé à New-York, porteur de renseignements puisés à la source même. Ce journaliste qui n'a pas accepté de révéler son nom, et signe son article par les initiales S.K., a passé deux ans en Italie. Il y a exercé le métier dangereux d'espion, pour compte des groupements antifascistes, et en même temps pour compte d'une puissance étrangère. Nous reproduisons ci-dessous le récit que S.K. a fait dans le magazine « Life » de ses aventures. Ajoutons qu'un éditeur américain vient de publier un volume contenant la relation complète des activités clandestines de S.K. en Italie.

Au printemps de 1939, je quittai Dusseldorf pour aller m'établir à Milan en qualité de commissionnaire, attaché à une société de soieries pour laquelle j'avais déjà travaillé lors de mon séjour en Allemagne. Quelque temps après mon arrivée, je déjeunais à la table d'hôte de la pension où j'habitais, lorsqu'il fut question des difficultés alimentaires dans lesquelles se débattait l'Allemagne. L'un des convives paraissait s'intéresser particulièrement à mon opinion sur l'Allemagne nazie. C'était un étudiant en médecine, âgé de 24 ans; il s'appelait Mario Palcini. A sa boutonnière brillait l'insigne du parti fasciste. Après dîner, Palcini vint me trouver dans ma chambre pour continuer la conversation sur l'Allemagne.

C'est ainsi que, plusieurs soirs de suite, j'eus des entretiens suivis avec l'étudiant, jusqu'au jour où il me déclara qu'en dépit de l'insigne qu'il arborait, il faisait partie d'une association secrète antifasciste. Il m'apprit comment son organisation avait provoqué le déraillement de deux trains, en dynamitant la voie ferrée sur une longueur de 400 mètres. L'attentat fut commis près de Domodossola, station qui se trouve à la sortie du Simplon et par laquelle passent tous les convois transportant le combustible allemand vers les usines italiennes. Il me révéla comment 200 hommes avaient été tués et plus de 800 blessés, lorsque les saboteurs brouillèrent les aiguillages de la station de Torre Annunziata près de Naples, et comment, le jour même de l'entrée en guerre de l'Italie, les ouvriers des usines « Fiat », affectés à la fabrication des tanks, s'étaient mis en grève. 50 d'entre eux furent déportés dans les mines insalubres de la Sardaigne. Soudain, il s'adressa directement à moi, et me demanda si je consentais à faire partie de son organisation secrète. J'avais déjà fait ce travail dangereux en Allemagne; je fus donc tenté d'accepter. Palcini me donna rendez-vous pour le soir suivant; nous devions dîner ensemble.

Le lendemain, un agent de la « Questura » — la police italienne — nous mit la main au collet. Sans un mot d'explication, nous fûmes tous deux traînés jusqu'au poste de police, où tant Palcini que moi-même subîmes un interrogatoire interminable. Inutile de mentionner que nous fûmes questionnés séparément. Soudain, la porte de la chambre dans laquelle je me trouvais fut ouverte violemment, et Palcini entra en coup de vent: il répéta au commissaire tous les propos anti-allemands que j'avais tenus en sa présence. Après sa déposition, qui fut accablante pour moi, le commissaire m'annonça que j'allais être exécuté sans autre forme de procès, à 6 heures du matin.

Cependant, vers quatre heures, la porte de ma cellule s'ouvrit et un homme me tendit un cordial. C'était Palcini. « Ne vous en faites pas, me dit-il. Le fonctionnaire qui vous a condamné à mort est lui-même un membre de notre organisation. De même le policier qui nous a arrêtés. Nous devions tout d'abord nous assurer que vous n'étiez pas un agent provocateur, et nous vous avons fait subir cette épreuve pour voir si vous alliez « vous mettre à table ». Ensuite, Palcini me conduisit dans la rue.

DE HAUTS FONCTIONNAIRES SONT ANTIFASCISTES

Cette expérience, qui a servi d'introduction à mon entrée dans les rangs de l'opposition antifasciste italienne, démontre non seulement la vigilance extrême dont font preuve les membres des organisations d'opposition en Italie, mais aussi le chemin que l'antifascisme a parcouru, en arrivant à contaminer même les milieux policiers du royaume. Plus tard, je devais découvrir que des organisations encore plus étendues, tout en ayant l'apparence de groupements fascistes enragés, étaient en réalité des sociétés dont le but était de renverser le gouvernement. Un des ministres du cabinet de Mussolini, qui voyage avec le Duce et jouit du privilège d'assister aux conférences avec Hitler, ne manque pas, lorsqu'il peut le faire sans se compromettre, de venir en aide aux antifascistes. Lorsque je quittai l'Italie, le 7 octobre 1941, un haut fonctionnaire du gouvernement admit, devant moi, que 85 pour cent de la population italienne étaient contre la guerre.

Cette opposition populaire contre la guerre, contre Mussolini et par-dessus tout contre Hitler, se cristallise autour de deux mouvements clandestins bien organisés. Le premier groupe tous les anciens éléments socialistes, partisans de Giacomo Mateotti, que Mussolini fit assassiner en 1924. Le second, qui est une organisation d'opposition communiste et anarchiste, compte parmi ses membres une grande majorité de travailleurs, guidés par des leaders politiques d'extrême gauche.

Mais c'est le groupe Mateotti qui comporte le plus d'adeptes. Organisé en trois zones régionales, il possède trois stations émettrices secrètes qui lui permettent de communiquer d'une région à l'autre. C'est une sorte de « Front Populaire » dont les membres actifs atteignent des centaines de

→



Une photo du Vésuve prise par un aviateur de la R.A.F. alors que celui-ci effectuait un vol de reconnaissance sur le nord de l'Italie.

LES ITALIENS *contre la guerre*

(SUITE)

mille. Sous sa bannière sont réunis des éléments aux opinions politiques les plus variées : démocrates d'extrême gauche jusqu'aux aristocrates. Des officiels fascistes de haut rang en font partie, de nombreux membres de la police sont des sympathisants, et malgré leurs insignes et leurs manifestations d'enthousiasme obligatoires à l'égard du Duce, presque tous les étudiants italiens appartiennent à ce groupement. En janvier 1941, le gouverneur de Rome invita 8.000 étudiants à s'engager volontaires dans l'armée. 144 seulement se présentèrent aux centres de recrutement. Un second appel, appuyé par des menaces, eut pour résultat l'inscription de 62 volontaires, pas plus.

LE DUCE. — Suis-je gardé ou protégé ?

L'ALLEMAND EST LE VÉRITABLE MAITRE DE L'ITALIE

Aujourd'hui les tendances antifascistes du peuple ne font que croître, car le peuple italien ne peut pardonner à Mussolini d'avoir vendu le pays à Hitler. Le véritable maître de l'Italie n'est plus le Duce, mais Hans Georg von Mackensen, l'ambassadeur nazi à Rome. Tous les matins, vers 11 heures, Mackensen rend visite à Mussolini. Les deux hommes s'enferment pendant une heure. Mussolini transmet ensuite à son secrétaire particulier, le Dr Nicolò di Cesare, les demandes de l'ambassadeur qui sont acheminées vers les ministères respectifs. Un jour, Mackensen demanda la consignation immédiate aux garnisons allemandes en Italie, de 40 wagons de blé. Mussolini fit passer l'ordre à Giuseppe Tassinari, alors ministre de l'Agriculture. Comme tout le blé disponible avait été déjà distribué, Tassinari fut obligé de retirer 40 wagons de céréales à ses propres compatriotes pour les consigner aux Allemands.

Car toutes les demandes de Mackensen sont appuyées par la présence en Italie d'une véritable armée d'occupation. Traitant les Italiens comme un peuple conquis, les nazis se sont rendus maîtres de toutes les jonctions ferroviaires de la Péninsule. A Rome, le directeur des chemins de fer, un Allemand, est venu s'installer avec un personnel nazi de 200 hommes. Toutes les entreprises minières et industrielles du royaume sont dirigées par environ 8.000 « techniciens » d'Allemagne.

Après mon premier séjour à Milan, je m'installai à Rome où, au cours de mes différentes activités antifascistes, je fus mis en contact avec l'attaché militaire d'un pays étranger. J'acceptai sa proposition de faire de l'espionnage pour compte du gouvernement qu'il représentait. Mais comme je voulais être mon propre maître, je stipulai expressément que je ne voulais aucune rémunération pour mon travail.

L'espionnage d'aujourd'hui est tout à fait conforme à la nouvelle conception de la guerre totale. Les jours des agents isolés sont révolus. La guerre s'est tellement étendue que des centaines d'agents, opérant dans quatre ou cinq continents, sont nécessaires pour démêler les imbroglios créés par n'importe quel fait ayant une portée internationale. J'appris ainsi que les Allemands s'apprêtaient à fomenter une révolution en Argentine. Mis en éveil par cette nouvelle, j'essayai de lier connaissance avec un agent de l'Axe qui semblait beaucoup s'intéresser aux affaires de l'Amérique latine. Nous devînmes de bons amis et je m'amusais beaucoup lorsqu'il essayait de m'inculquer les principes de bonheur que prônent les gouvernements totalitaires. Je pus de la sorte l'exaspérer par ma stupidité déconcertante. Mon ami en venait à abandonner toute prudence. Il m'apprit ainsi l'existence, dans les régions voisines du canal de Panama, d'aérodromes secrets allemands et à me mettre au courant de menées fascistes en Argentine. Trois mois plus tard, les autorités américaines et argentines, alertées par les informations que je leur avais fait parvenir, mettaient la main sur les organisations hostiles qui sévissaient sur leurs territoires.

LES ITALIENS DÉTESTENT LA GUERRE

Ce n'est un secret pour personne que l'Italie n'aime pas cette guerre. Déjà, avant l'ouverture des hostilités, les Italiens se montraient très inquiets au sujet d'un conflit dans lequel ils seraient entraînés. Je me souviens du jour où j'assistais, en compagnie d'un officiel fasciste, à un défilé de « Balilla », place Barberini, à Milan. Il me dit avec un sourire amer : « C'est tout ce qu'ils peuvent employer pour leurs démonstrations : des enfants. »

Le jour où l'Italie déclara la guerre, des hommes du parti allèrent de maison en maison, porteurs d'une liste de noms, et ordonnèrent à chacun de se trouver à Piazza Venezia à 3 heures précises. Un ancien fonctionnaire civil qui s'appelait Ferrucci et habitait dans le même immeuble que moi fut menacé, dans le cas où il ne répondrait pas à l'invitation, d'être privé de sa pension.

Les raids britanniques ont très sérieusement affecté le moral des Italiens. L'Italie est le seul pays qui pourrait être mis hors de combat avec seulement des raids aériens. Naples a été fortement endommagée. Je m'y rendis secrètement le lendemain d'un raid britannique. Le grand réservoir de pétrole de la base des sous-marins, dans le port extérieur, avait été complètement détruit par le feu. Une autre fois, les Britanniques réussirent à détruire cinq des six grues géantes employées au chargement des bateaux de ravitaillement à destination de la Libye. Aujourd'hui, alors que les effectifs sont toujours embarqués à Naples, le matériel pour l'Afrique est chargé dans d'autres ports, y compris celui de Patras en Grèce, que la R.A.F. a bombardé à plus d'une reprise. J'ai également visité Messine. Les premiers raids des bombardiers britanniques y ont endommagé d'importantes installations et des dépôts situés dans la partie sud du port.

Mais l'opération britannique la plus spectaculaire fut le bombardement de Gênes par la flotte anglaise, qui eut lieu le 9 février 1941. Officiellement, Rome annonça 144 morts et 242 blessés graves. Mais lorsque j'arrivai à Gênes, deux semaines plus tard, je découvris que plus de 400 personnes avaient été tuées et près de 1.000 blessées. Le toit de la station de Brignole n'était plus qu'un amas de débris. La principale centrale électrique de la ville, les grandes cales sèches, la grande gare, la raffinerie de pétrole de l'A.N.I.C. et les établissements Ansaldo où des avions étaient construits avaient souffert de sérieux dommages. Plus de 100 maisons avaient été démolies, et le nouvel immeuble de cinq étages qui domine le port était privé d'eau à la suite d'une rupture des canalisations.

Deux nuits après le bombardement de Gênes, des parachutistes britanniques atterrirent près de Bari, d'où des effectifs et du matériel étaient embarqués à destination de l'Albanie. Ils réussirent à faire sauter l'aqueduc principal et, pendant huit jours, Bari fut privée d'eau. A la suite de ce raid audacieux, une lutte sans merci fut livrée contre l'espionnage. Les soldats reçurent l'interdiction de converser avec les civils à proximité des ports, des enfants furent arrêtés. Mais des agents grecs parvinrent à connaître la destination exacte ainsi que la composition des troupes qui s'embarquaient pour l'Albanie, en payant de jeunes voyous qui allaient tirer les vers du nez aux soldats en partance.

Après Naples, c'est Turin qui a le plus souffert des bombardements. Le commandant des défenses antiaériennes de cette ville me confia qu'il n'avait pas suffisamment de batteries pour créer un barrage efficace. Il avoua également que la chasse était absolument insuffisante.

LA GESTAPO ITALIENNE S'APPELLE POLICE MILITAIRE MOBILE

En dehors des déplacements secrets, il était possible d'avoir de précieux renseignements à Rome même. Un des informateurs les mieux renseignés était un Tchèque, Franz Kerbel, anti-nazi enragé, qui, depuis vingt ans, possédait une bijouterie dans la capitale italienne. Kerbel était particulièrement bien renseigné, parce qu'il jouissait de la sympathie d'Edda Ciano. Un autre collaborateur précieux des espions anti-nazis était un certain Rudolf Bergdorff. Il était citoyen allemand et faisait partie du groupement nazi. Ses renseignements contribuèrent largement au succès de l'action britannique sur Tarente.

Après ce désastre, la police entreprit enquête sur enquête et finit par démasquer Bergdorff, ainsi que quatre Italiens. Ces derniers furent exécutés immédiatement. Quant à l'Allemand, nous apprîmes qu'un jour déterminé il devait être transféré d'une prison à une autre. Nous dressâmes un plan pour le faire évader.

Un camion conduit par nos partisans alla heurter la voiture de la police et la renversa. Dans la confusion, le détenu arriva à sortir du véhicule et, après avoir assommé un policier, il s'enfuit à toutes jambes. Mais ce n'était pas Bergdorff. Notre informateur s'était trompé. Bergdorff fut exécuté le lendemain matin.

L'organe de répression qu'emploie aujourd'hui Mussolini s'appelle Polizia Militare Mobile. Cette organisation sinistre est composée de 20.000 agents recrutés dans les rangs du parti, qui portent des uniformes semblables à ceux des Alpins. Mais cette police n'est pas destinée à la guerre. Son rôle est d'espionner et de moucharder. La Polizia M.M. est sous les ordres du secrétaire privé de Mussolini, Dr Nicolò di Cesare.

La Polizia M.M. fut intimement mêlée à la tragédie de la mort de Balbo, dont l'avion s'abattit en flammes en Libye. De même, Ettore Muti, secrétaire du parti fasciste, échappa à la mort par miracle. Il avait osé dénoncer les prévarications des officiels fascistes. Muti, pilote d'aviation, reçut l'ordre d'aller attaquer les îles de Bahrein dans le golfe Persique. C'était, en partant d'Italie, un voyage interminable. Des stations de ravitaillement avaient été prévues sur différents points du parcours. Mais la Polizia M.M. veilla à ce que la dernière station, en l'occurrence un bateau en mer Rouge, ne se trouvât pas au rendez-vous. Muti fut sauvé par sa méfiance première, qui lui avait fait installer dans son appareil un réservoir supplémentaire d'essence. Il put ainsi atteindre la côte éthiopienne. Depuis cette aventure, limogé de son poste, il se trouve en Libye où il occupe une charge subalterne.

Badoglio, qui ne craignit pas de dire au Duce que la campagne de Grèce se terminerait par un désastre, est prisonnier dans sa villa sur le lac Albano et gardé à vue par des gardes de la Polizia M.M.

LES NERFS DU DUCE SONT ÉBRANLÉS

De tous les chefs fascistes, lesquels, « volontairement », sont allés combattre sur le front, seul Virginio Gayda, haut-parleur officiel de Mussolini, est resté en place. Gayda est trop brillant pour croire à la propagande dont il est l'auteur. Au cours d'une conversation qu'il eut avec moi, il admit que « l'Italie doit reconnaître le succès du programme de réarmement américain ». Gayda reçoit ses ordres de la bouche même du Duce, après chaque entretien avec l'ambassadeur allemand. Toutes les épreuves de l'éditorial quotidien de Gayda sont soumises à l'approbation personnelle de Mussolini.

Bien que le Duce ait été, jusqu'à maintenant, capable de se défendre contre ses ennemis, ses nerfs sont à bout, et il se rend compte que son pouvoir est sur le déclin. Son Palazzo Venezia comporte une issue secrète qui donne par une petite porte sur le Forum romain. Mussolini en garde la clé constamment sur lui. En outre, le Duce a fait aménager un abri antiaérien modèle au-dessous de sa villa de la Via Nomentana. C'est un véritable appartement souterrain, avec tout le confort moderne, ainsi que me l'a expliqué un des ministres du Cabinet. En cas d'alerte, pendant que le Duce est au lit, il n'a qu'à presser un bouton, et son lit descend lentement dans l'abri.

Les conditions alimentaires de l'Italie sont on ne peut plus précaires. Les premiers signes de la famine commencent à apparaître. Au moment de l'entrée en guerre de l'Italie, le savon à lessive et le sucre étaient déjà rationnés, la farine du pain était mélangée, et le lait et les pommes de terre manquaient déjà. Après deux ans, la situation n'est que plus mauvaise. Le ministère de l'Agriculture a confisqué le 30% des vaches pour ravitailler l'Allemagne en viande. Les paysans furent exaspérés de cette mesure, d'autant plus que de gros propriétaires comme Achille Starace, commandant des Chemises noires, en furent exemptés. Vu que seulement le Vatican possède suffisamment de réserves, tout un système de contrebande a été organisé entre Rome et la Cité Sainte.

Le mécontement des Italiens a augmenté d'une façon considérable depuis la venue des Allemands. A Taormina, en Sicile, où le général Geisler, commandant de la Luftwaffe, et son état-major sont installés au Palace San Domenico, plusieurs officiers allemands ont fait venir leurs femmes, transformant la ville en un centre de villégiature. Les beuveries et les fêtes des nazis ont tellement exaspéré la population à moitié affamée, que des femmes italiennes ont attaqué les épouses des officiers. A Rome, les Italiens refusent de s'installer à côté des Allemands dans les tramways. Les affiches anti-anglaises sont arrachées des murs quelques heures après qu'elles ont été posées.

Tout en affamant les Italiens, les nazis puisent largement dans les réserves de main-d'œuvre italienne. Plus de 600.000 ouvriers ont été envoyés dans les usines allemandes. Lorsque l'Italie ne fut plus à même de fournir des ouvriers, Mackensen ordonna la réduction des équipes de certaines usines italiennes, dont le surplus de personnel fut expédié dans le Reich.

L'incident qui provoqua mon départ d'Italie eut lieu d'une façon inattendue. Un agent de la Gestapo, déguisé en prêtre, avait demandé un visa de six mois pour les Etats-Unis. Il me raconta qu'il comptait aller en Argentine, via U.S.A., et se plaignit de ce qu'on lui demandait 2.000 dollars pour transporter son automobile à travers l'océan. Je savais parfaitement que les nazis envoyaient, dissimulées dans des voitures, des pièces de rechange destinées à leurs aérodromes clandestins établis en Amérique. Je demandai à mon interlocuteur : « Si cela coûte si cher, pourquoi tenez-vous tellement à prendre votre auto avec vous ? »

Ces paroles faillirent me perdre. Je m'étais finalement trahi en posant une question imprudente. Je sentais de plus en plus l'œil de la Gestapo braqué sur moi. Le lendemain, je quittai l'Italie.

DEUX FORTERESSES ANGLAISES DANS LE DISPOSITIF ENNEMI



Gibraltar et Malte sont deux positions importantes pour la stratégie anglaise en Méditerranée. Voici quelque temps déjà que les avions germano-italiens s'efforcent de « neutraliser » Malte comme base navale et aérienne en la soumettant aux bombardements les plus violents, sans obtenir de résultats. Gibraltar, d'un autre côté, a été longtemps convoité par les Italiens et les Allemands. Avec les derniers événements en France et leur répercussion possible en Méditerranée, les deux forteresses sont de nouveau à l'ordre du jour.

UN PORTE-AVIONS INCOULABLE

Toute guerre laisse derrière elle des noms glorieux. Les guerres napoléoniennes ont laissé le souvenir impérissable de grandes batailles. Lorsqu'on parle de la dernière guerre, on pense immédiatement à Verdun ou à la bataille de la Marne. Quand on parlera des hauts faits d'armes de cette guerre-ci, on citera à côté de Tobrouk, de Léningrad, de Sébastopol, de Londres ou de Corregidor, l'île héroïque de Malte qui a été mise à l'honneur tout récemment. En lui décernant la George Cross, c'est, en même temps que le roi d'Angleterre, tout l'Empire britannique qui rend un juste hommage à la vaillance et au courage des Maltais.

Malte est l'île la plus bombardée du monde. Depuis le début de la guerre, elle a subi plus de 2.000 raids. Elle célébrera dans une quarantaine de jours le second anniversaire de son glorieux martyre.

En cette période de l'année, au début de la saison chaude, les Maltais s'abandonnaient naguère aux délices d'une vie paisible et indolente. La longue sieste de l'après-midi suivie du bain de mer, des dîners dans les jardins, au clair de lune, et de joyeuses réunions de danse, constituaient un programme de vie indéfiniment répété. Mais en ce mois de mai 1942, le clair de lune n'est pas aussi joyeux. Le quart de million de Maltais, la garnison ainsi que les quelques civils britanniques qui sont restés à Malte ne trouvent plus désormais les nuits d'été si plaisantes, avec les bombardiers nazis prenant l'air des aérodromes de Sicile, à moins de vingt minutes de vol de l'île.

Jusqu'au mois de janvier 1941, les choses ne s'étaient pas trop mal passé, car ce n'étaient que des avions italiens. Mais depuis lors, les raids se firent plus nombreux et plus féroces avec la participation des avions allemands. Au moment de la guerre germano-russe, les Maltais connurent de nouveau une accalmie plus ou moins longue, mais ces derniers temps ils ont été soumis à un véritable blitzkrieg aérien qui a donné la mesure de leur moral indomptable.

Et pourtant, si nous jetons un regard en arrière, nous nous apercevons que lorsque Mussolini déclara la guerre à la Grande-Bretagne, Malte ne paraissait pas avoir de grandes chances de durer. Certes, pensait-on, la garnison résisterait jusqu'au bout, mais la flotte serait partie. Après l'effondrement de la France, on se demandait comment cette île britannique entourée par l'ennemi pourrait tenir toute seule contre les attaques convergentes de la flotte et de l'aviation italiennes. Mussolini avait longtemps revendiqué Malte et, de plus, La Valette avec sa cinquième colonne fasciste était prête. Pauvre petite île, quel sort l'attendait !...

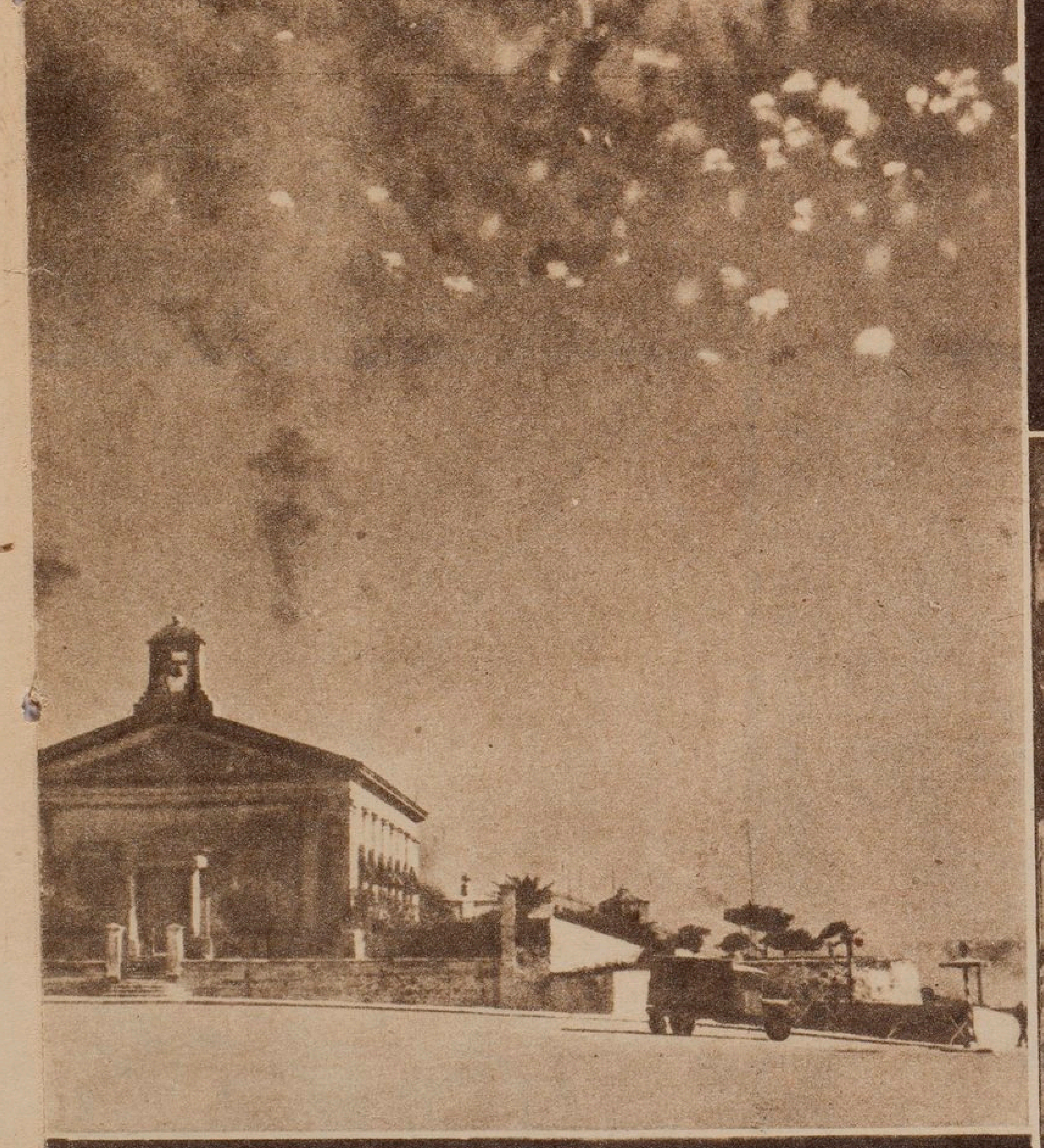
Il y avait en effet toutes les raisons de croire que Mussolini s'efforcerait d'arracher Malte aux Britanniques. Cette petite tache, située à l'intersection de la route anglaise de Gibraltar à Alexandrie, avec la route axiste des ports italiens à Tripoli, devait avoir une immense valeur aux yeux des deux dictateurs pour l'ensemble de leur stratégie méditerranéenne. L'histoire de Malte nous avait appris que l'île ne tomberait pas à la suite d'un effondrement moral de sa population ou d'une pénurie des vivres, même si les habitants devaient être soumis à un sévère rationnement. Et le général Dobbie et la R.A.F. étaient là pour faire en sorte qu'il n'y eût aucune défaillance du côté militaire.

Le premier raid sur Malte fut exécuté par les Italiens le 11 juin 1940, à 6 heures du matin. Les avions ennemis vinrent en huit vagues successives. La dernière, au coucher du soleil, fut la plus violente. Comme l'a écrit un Maltais, la première expérience des raids aériens ne s'effacera jamais de la mémoire des habitants de l'île. Le lendemain matin, la ville s'éveilla avec un sentiment de haine pour la nation si cruelle qui l'avait attaquée. Les Italiens revinrent souvent, mais plus on essaye de vaincre l'esprit de Malte, et plus elle résiste.

Le premier raid qu'effectuèrent les Allemands eut lieu la nuit. Ils firent leur première apparition de jour en Méditerranée le 12 janvier 1941, quand ils attaquèrent un convoi britannique. Ils coulèrent le « Southampton », mais le « Gallant », bien que touché en plein milieu, put être ramené au port. Il en fut de même de l' « Illustrious ». Il avait reçu un coup direct à l'avant et penchait d'une façon alarmante. Un avion de la Croix-Rouge fit, dans la matinée, un vol de reconnaissance et aperçut le navire. L'après-midi, vers deux heures, les avions allemands assombrissaient le ciel de Malte. Ils rencontrèrent le plus violent barrage aérien qu'on avait jamais



Le général Sir William Dobbie, gouverneur de Malte et commandant en chef des troupes britanniques de l'endroit, s'entretient avec Sir Edward Jackson dans le port de La Valette.



Les feux de barrage de la D.C.A. de Malte forment une vaste ombrelle de protection au-dessus de l'île et les avions de l'ennemi savent ce qu'il leur coûte de venir bombarder la célèbre forteresse.



Malte en temps de paix. Le port de La Valette, objet des attaques continuelles de l'aviation ennemie, dresse avec majesté ses murailles datant du seizième siècle.

UN PORTE-AVIONS INCOULABLE... (SUITE)

vu. Ils revinrent quand même le samedi et le dimanche suivants et perdirent 39 appareils en tout. Ils ne touchèrent l'« Illustrious » qu'une seule fois et se tinrent à distance après cela. Quand ils se remirent de leurs pertes, ils revinrent à nouveau. Mais ils jugèrent finalement le bombardement de jour trop coûteux, car les Anglais avaient abattu un bon nombre de leurs appareils, et les dégâts causés étaient hors de proportion avec les pertes subies. Aussi, ils ne se livrèrent plus qu'à des raids de nuit.

Son exiguïté et la nature rocheuse du sol réduisent le danger d'un débarquement de troupes par la voie des airs. Un débarquement maritime est devenu très improbable après les défaites subies par la flotte italienne à Tarente et au cours de la bataille du cap Matapan. Mais l'immense supériorité numérique des avions agresseurs sur les appareils qui peuvent être réunis à Malte et la proximité de la Sicile qui ne se trouve qu'à 90 kms de distance sont cause de la fréquence des bombardements auxquels l'île est soumise.

Le rocher de Malte est creusé comme une termitière. Depuis les âges préhistoriques, des tunnels immenses et innombrables ont été percés dans le roc. Certaines de ces galeries servirent de catacombes et l'on y trouve par endroits des morceaux d'ossements. De place en place, des hypogées ou chambres souterraines servaient à la fois de chapelles et de places fortes. Elles étaient éclairées autrefois par d'immenses miroirs en pierre polie qui y réfléchissaient la lumière du jour. Tout cela aujourd'hui sert d'abri contre les bombardements. Mais il a fallu prendre de grandes précautions pour que les Maltais ne s'y égarent pas. On a dû murer des galeries qui, autrefois, permettaient d'aller d'un bout à l'autre de l'île.

Cette termitière souterraine a permis aussi à l'Amirauté de stocker des approvisionnements énormes. L'île a de quoi manger pendant trois ans. Sur une des principales places de la capitale, La Valette, s'ouvrent les bouches de formidables silos à grains installés jadis par les chevaliers de Malte et que les Anglais ont emplis à nouveau.

Ils ont fait mieux : les hypogées sont devenues des hangars d'avions où les plus gros bombardiers trouvent un abri sûr.

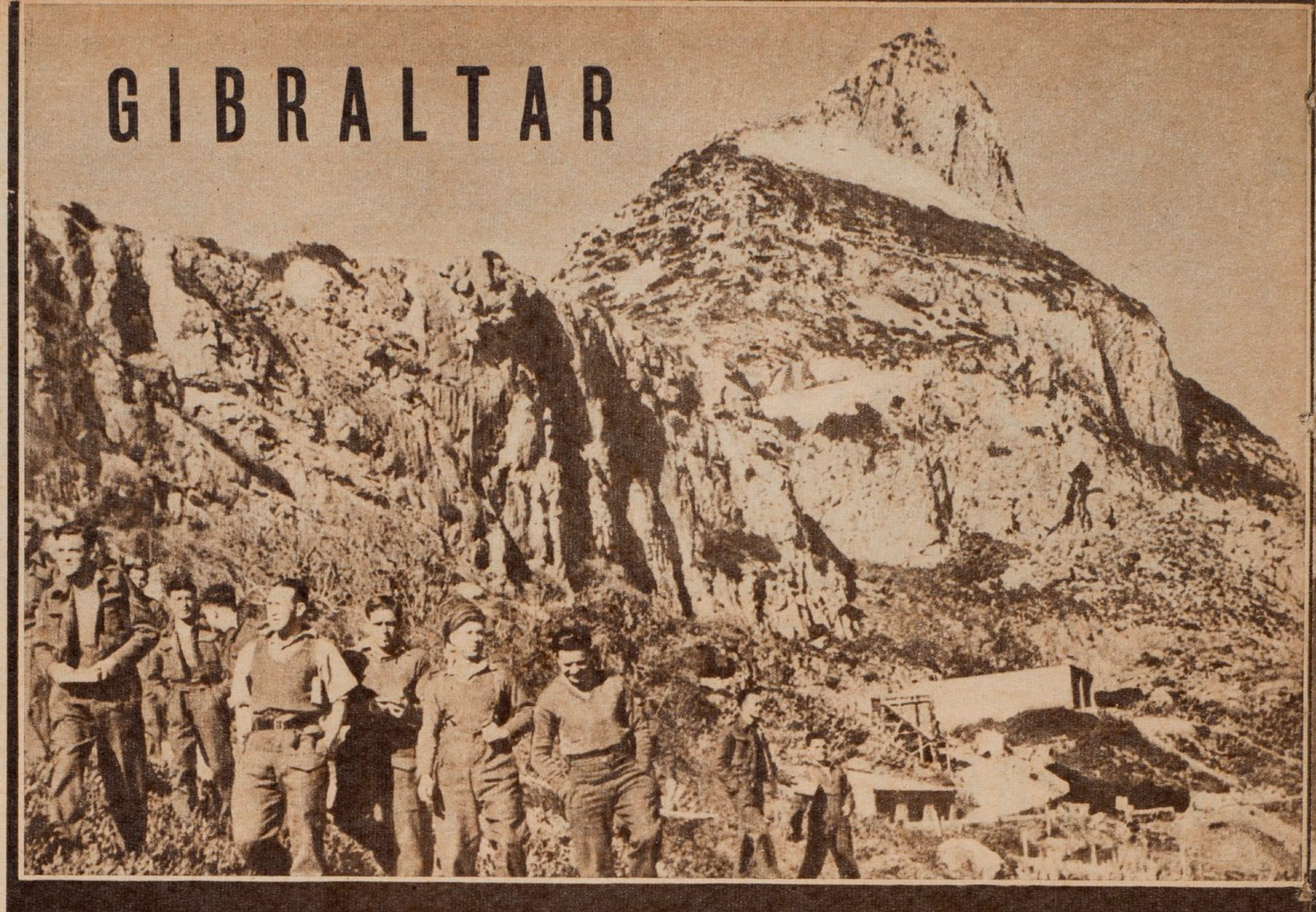
C'est grâce à cela, à la contribution magnifique de la R.A.F., et au moral héroïque de la population que le général Dobbie, gouverneur et commandant en chef de Malte, pourra supporter longtemps encore les bombardements sans jamais redouter la famine. Il a déjà reçu les remerciements et les félicitations du roi d'Angleterre et de M. Churchill. Cet Ecossais têtu a défendu pendant près de deux ans la position la plus exposée de l'Empire britannique.

La flotte aussi aide les Maltais à supporter leur épreuve. Elle leur amène des convois qui sont fortement attaqués par de nombreuses vagues de bombardiers. Quand un convoi entre dans le port, les équipages sont longuement acclamés.

L'artillerie royale de Malte a été, on s'en souvient, à l'honneur voici quelques mois. Des vedettes lance-torpilles italiennes essayèrent de couler les navires d'un convoi mouillés dans le port. Il y avait eu un raid la nuit précédente. Soudainement, les projecteurs furent allumés et commencèrent à balayer la surface de l'eau. Puis, les batteries côtières ouvrirent le feu. Pas une seule des vedettes lance-torpilles ne retourna en Italie. Au nombre de 17, elles furent soit coulées, soit capturées. Quant aux équipages, ils furent faits prisonniers. Les soldats qui avaient dirigé les batteries pendant l'attaque reçurent une permission d'une quinzaine. Ce fut une glorieuse victoire pour Malte et un nouveau fiasco pour la flotte italienne.

L'île héroïque a subi des attaques par la mer et par les airs. Elle les a soutenues avec cette vaillance qui écrit les pages d'histoire. Elle n'attend plus qu'une tentative de débarquement. Mais elle ne finira sans doute jamais de nous étonner.

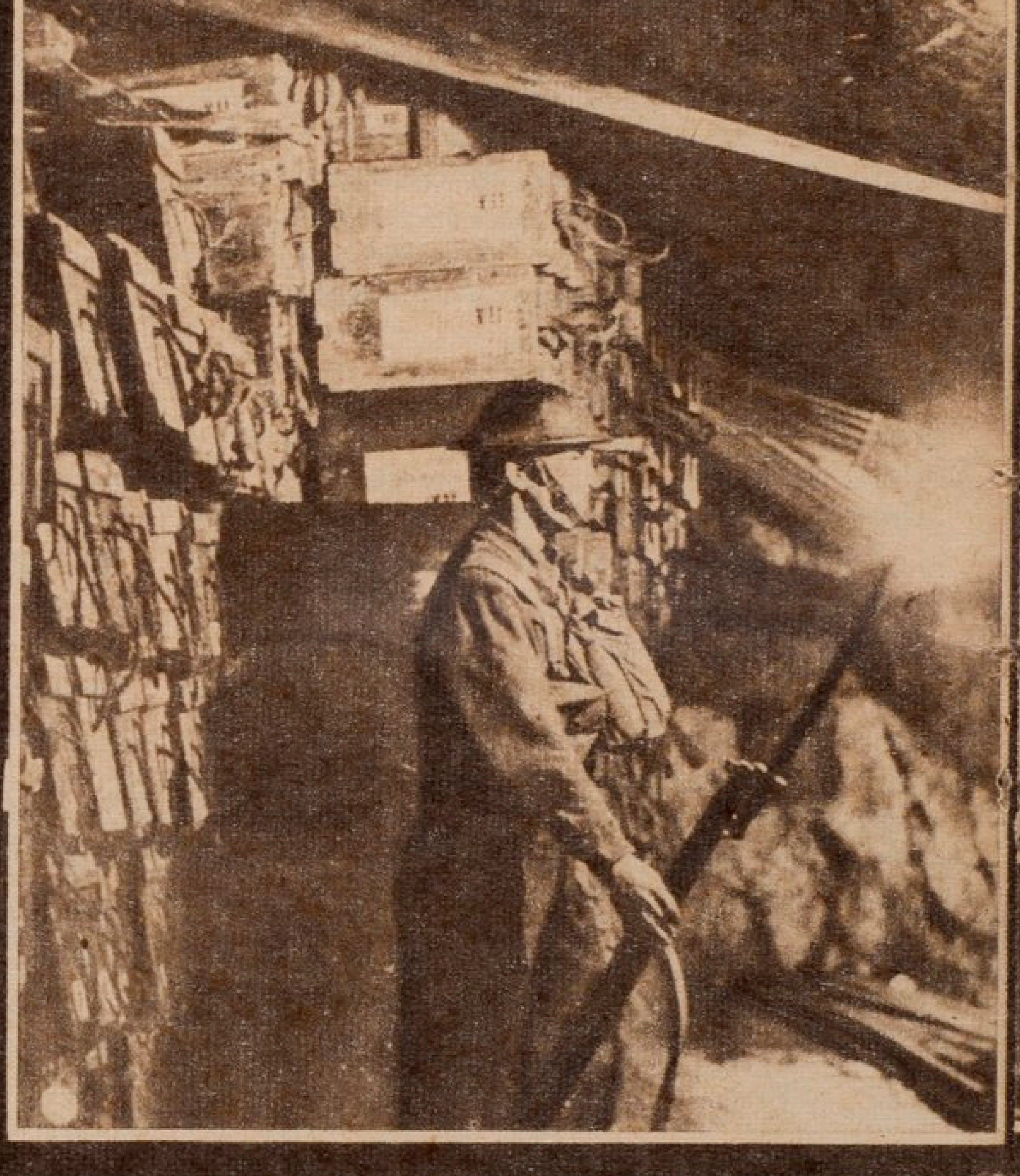
GIBRALTAR



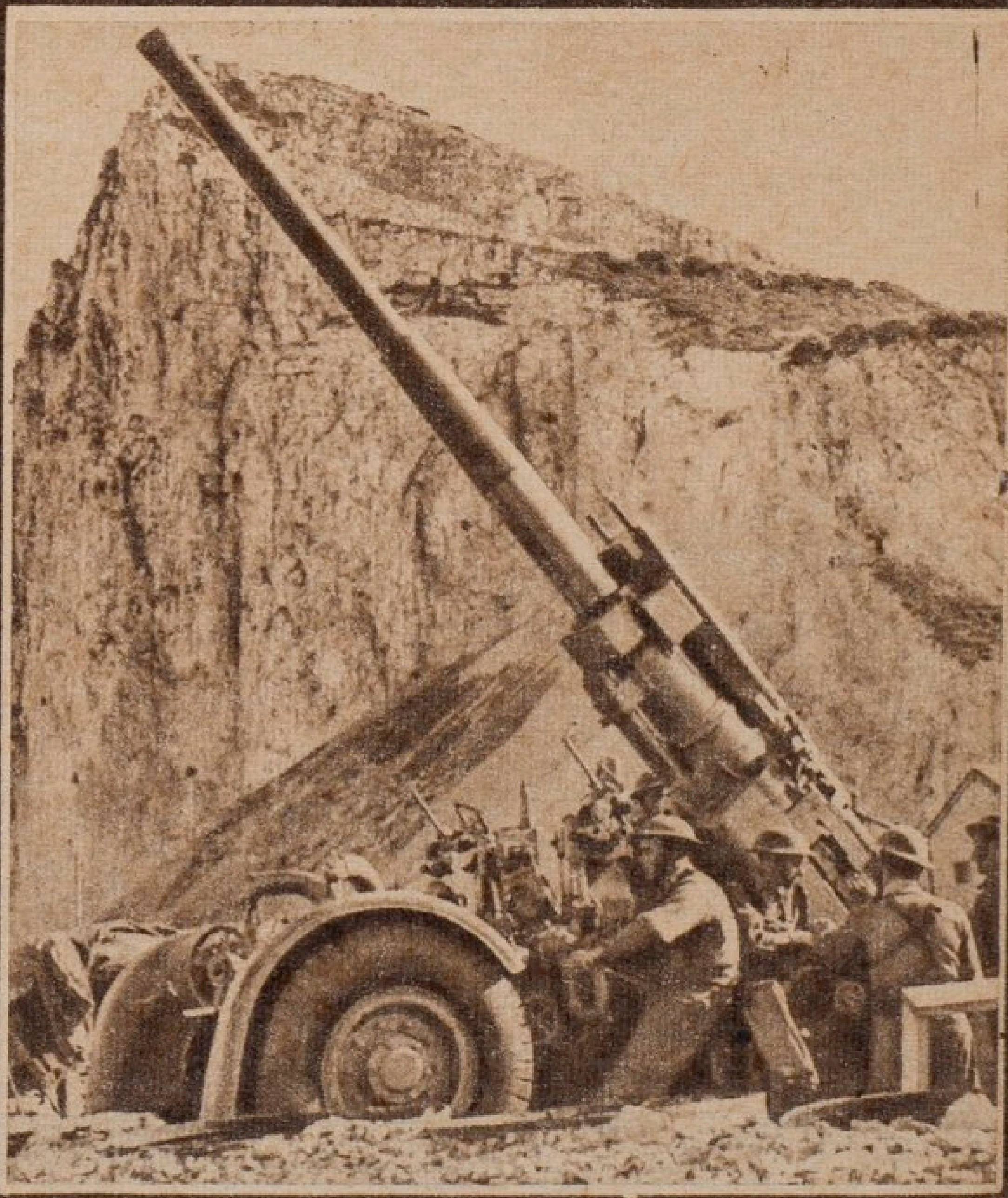
Promenade matinale en plein air. Les braves soldats sont tout heureux de circuler au grand air.



Une patrouille en marche à travers les couloirs souterrains.



Une sentinelle vigilante garde l'entrée d'un dépôt de munitions.



Entre l'Espagne et le Maroc, le roc majestueux de Gibraltar se dresse sur l'Atlantique en même temps qu'il garde avec vigilance l'entrée de la Méditerranée.

CLEF DE LA MEDITERRANEE

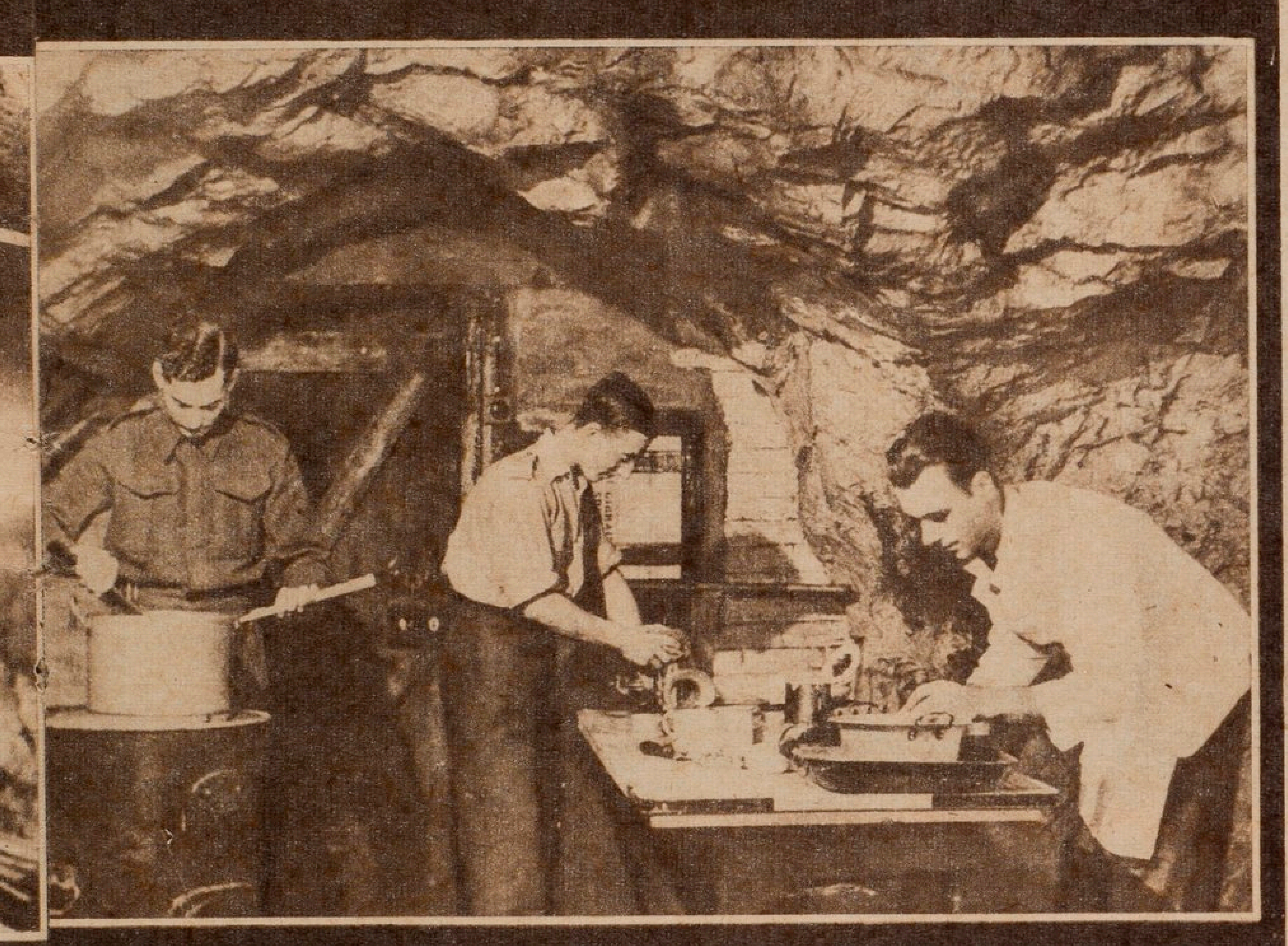
Pour pénétrer à l'intérieur du roc, il faut montrer patte blanche. Voici un sergent-major présentant ses papiers à la sentinelle de garde.

Aucune forteresse n'est réellement imprenable. Si la chute de Singapour nous a fixés sur ce point, Gibraltar n'en est pas moins une forteresse extrêmement dure à enlever. Hitler peut essayer de percer ses défenses, il est certain qu'il réussira difficilement à le faire par la terre ou par les airs, cependant qu'il manque de l'appui maritime indispensable pour conduire soit un siège, soit une attaque.

Pour l'Empire britannique, Gibraltar est un bastion de première importance. Sa destruction ou sa perte seraient un événement grave du point de vue méditerranéen.

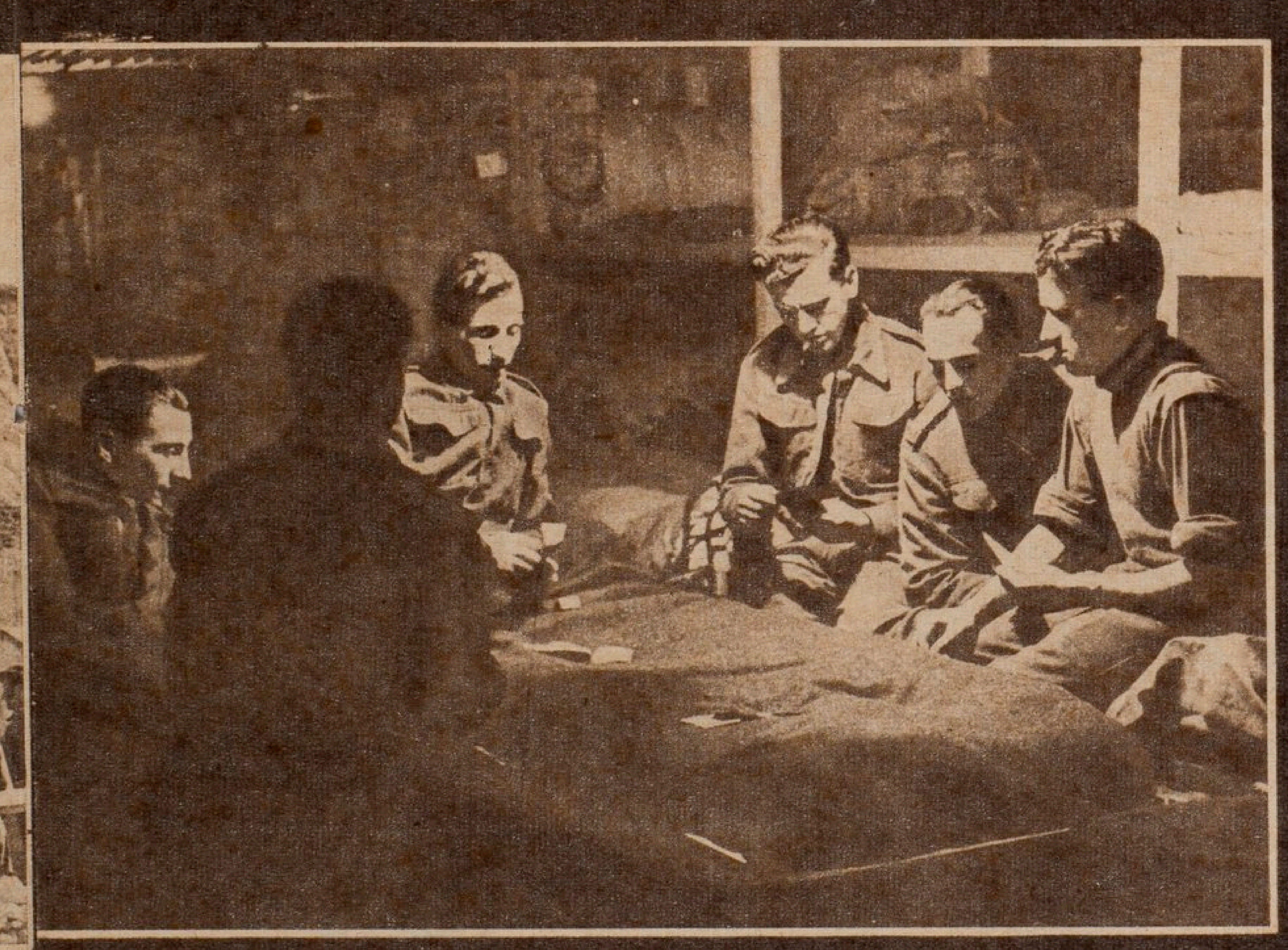
En dépit d'environ un siècle et demi d'occupation britannique, Gibraltar garde toujours le charme original de sa saveur espagnole. Malgré sa transformation, il a toujours continué ses échanges avec la terre d'Espagne dont il forme, par l'isthme de sable de La Linea, l'appendice stérile. L'eau en barils, le pain odorant, les légumes nécessaires à l'écueil, même l'humus pour les géraniums des terrasses proviennent des jardins espagnols de San Roque, la montagne qui accueillit autrefois les hommes chassés de Gibraltar par le conquérant et qui installa chez elle le fantôme de la ville perdue. Ainsi le rocher et la terre espagnole sont reliés par un circuit sanguin utile mais non indispensable à leur vie. Qui aurait pensé il y a quelques années qu'il pourrait être menacé?

L'inquiétude de Gibraltar avait commencé pendant cet hiver de 1935-36. On redoutait alors les escadres de l'air italiennes, les transats blancs de Gênes brimés par les sanctions, et que la rumeur des places assiégées soupçonnait de lâcher dans leur sillage des mines et des torpilles. Mais c'était surtout l'attaque aérienne qui avait fait le souci des indigènes gibraltariens. Car, en ce qui concernait la flotte, qu'ils fussent de sang andalou, génois, maltais, maure ou indien, ils n'avaient jamais éprouvé la moindre inquiétude.


L'heure du repas a sonné. Dans leur abri souterrain, des «cuistots» experts préparent le déjeuner de leurs camarades.

Pour comprendre la crainte au sujet de Gibraltar surgie comme une flamme, il n'est que de se pencher aux fenêtres qui donnent sur le cercle des eaux et de la montagne espagnole, aux créneaux d'où les vigies gibraltariennes de jadis attendaient la descente de l'ennemi. Voici dans l'Ouest, Algésiras; dans le Nord, au delà de La Linea, San Roque et les hauteurs où tant d'imaginations ont placé les batteries lourdes allemandes, italiennes ou même espagnoles. Et, par delà le lointain phare de Tanger, l'océan où la flotte allemande pousserait ses feux. Tiendra-t-il, le rocher ? Ou l'inexpugnabilité de Gibraltar serait-elle un mythe, à la merci d'un nouvel ennemi de la montagne et de la mer?

De la mer, non seulement Gibraltar est imprenable, mais encore elle est en mesure de porter des coups décisifs à tout attaquant qui commettrait la folie de s'approcher d'elle. Certes, ce n'est plus le fameux « verrou », cette citadelle aux bastions qui foudroyait jadis les anciennes frégates. Elle s'est elle-même démantelée. Elle a peu à peu dépouillé sa haute silhouette romantique, ses artilleries successives. Elle a laissé ses plus récentes plates-formes s'ensevelir sous les gazons. Elle s'est terrée, dissimulant toutes ses armes. Mais, maintenant, c'est du plus profond de son socle, de l'abri de ses épaisseurs souterraines, de son secret qu'elle pèse sur le cercle des rivages qui, au lieu du détroit, sont confiés à la garde.


A travers les longues galeries du roc sont aménagés toutes sortes de dépôts de vivres et de munitions. Dans leurs moments de liberté, des soldats se livrent parfois à des parties de cartes épiques.

Car, zones, cercles de rivages ont, en partie, remplacé dans la stratégie navale les « verrous ». La zone que Gibraltar commande en son milieu, et qui s'étend au seuil de l'océan, intéresse les communications nord-africaines et, à ce titre, revêt pour les Alliés une importance qu'il est inutile de souligner. Une Libye coupée de l'Italie par mer serait condamnée. A défaut de remplir ce rôle, Gibraltar comme Malte est un poignard toujours brandi en direction de la mer et qui constitue une menace constante pour les communications de l'ennemi. Autre fonction de la forteresse : elle enlève à la flotte italienne toute velléité de passer dans l'Atlantique. L'aller comme le retour sont tellement aléatoires !

Resterait contre Gibraltar l'attaque aérienne, non celle qui s'est manifestée jusqu'ici si rarement et sous une forme si timide, mais le véritable blitzkrieg des oiseaux noirs. La destruction pure, penserait-on : belle cible que cette place forte sous la seule égide d'un mythe, et qui, n'ayant même pas de piste de départ à procurer à un avion, tellement l'espace y est exigu, n'a qu'à attendre les torpilles chues du ciel. C'est plus facile à dire qu'à réaliser.

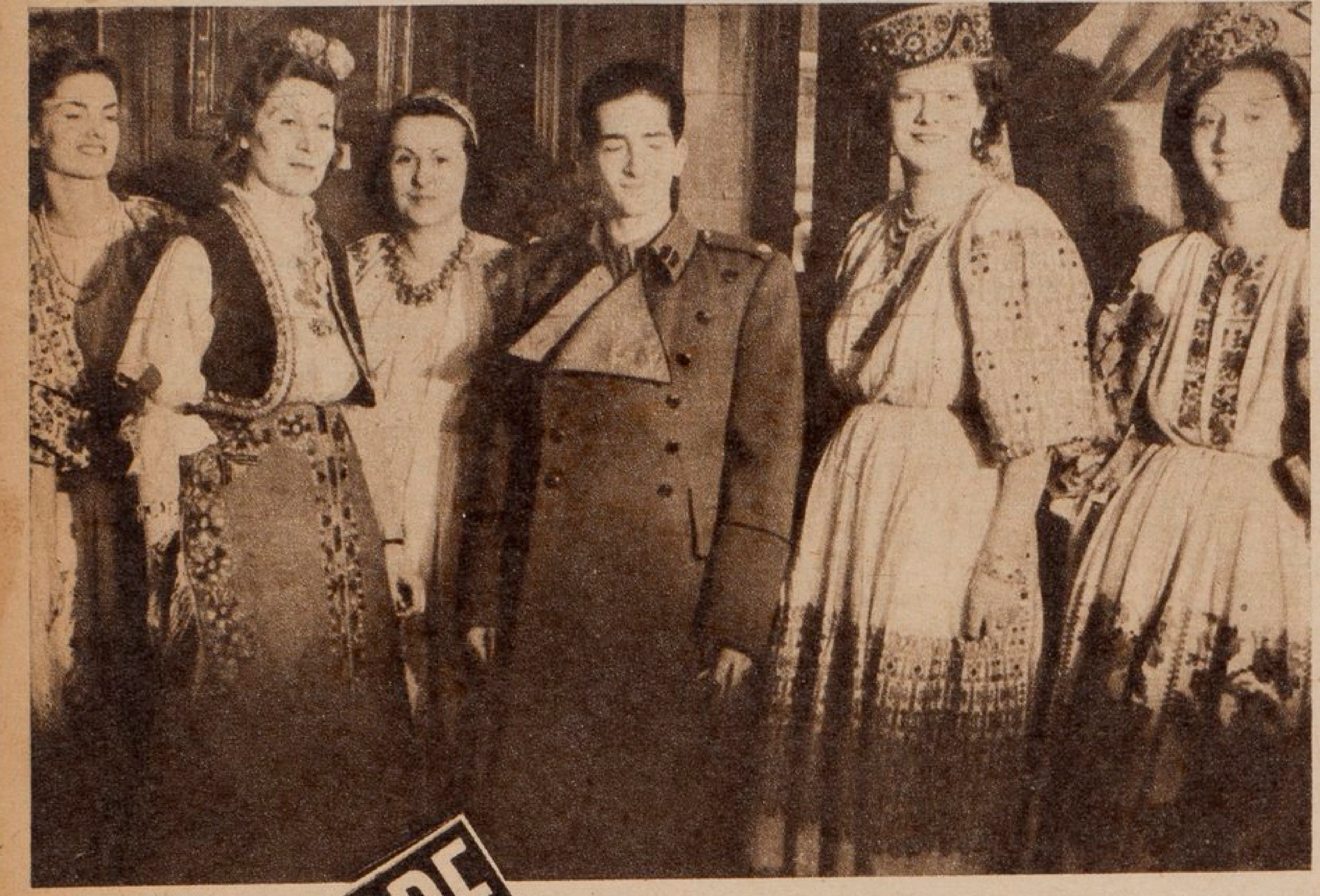
Si l'Espagne offrait ses bases de départ, la base navale et les chantiers seraient presque intenables en raison des continuels bombardements à partir d'aérodromes situés à quelques minutes de distance. Mais pour ce qui est de la forteresse elle-même, on peut dire qu'elle est préparée aujourd'hui à n'importe quel siège. Le rocher pourrait tenir indéfiniment, car sa puissante artillerie dissimulée dans les cavernes rocheuses infligerait à l'ennemi des pertes énormes. Les abris antiaériens sont des refuges où la population pourrait vivre pendant tout le temps du siège. Ils sont pourvus de pharmacies, de dortoirs, de bancs, de dépôts de nourriture et d'eau pouvant suffire pendant de nombreux mois. Aucun gaz ne pourrait pénétrer dans ces abris qui furent construits sous la direction personnelle du maréchal Sir Edmund Ironside, et qui coûtèrent environ 200.000 livres. L'eau a toujours constitué pour Gibraltar un problème majeur. C'est pourquoi on a également construit des citernes souterraines pouvant résister à toutes les bombes et dont la capacité est de 150.000.000 de gallons d'eau. Cela, avec les immenses dépôts de produits alimentaires, de munitions, de carburants, permettent au rocher de résister à tous les assauts.

Mais, à ces coups, l'indigène, le courtier, le marchand de Main Street devraient renoncer à leur ville, s'enterrer, dans l'espoir de la rebâtir toute neuve et plus belle. Si, en effet, les obus lourds venus d'Espagne, si les torpilles de l'air d'un siège ne pourraient rien contre le béton naturel et profond du rocher, les maisons, les terrasses de brique sauteraient en geysers. La ville, le « pueblo » serait détruit.

Certes, la base navale de Gibraltar serait perdue ou plutôt elle n'aurait plus la même utilité pour les Alliés, au cœur de la mer ennemie. Mais si la base, dans ce cas, devient inutilisable, pourquoi les Anglais s'acharneraient-ils à la défendre ? Sans quitter le domaine de la stratégie navale, tenir à tout prix Gibraltar, à défaut d'un autre motif, se justifierait par celui d'empêcher l'ennemi de s'en servir. Car, tenant les deux côtes de la zone d'opérations, il pourrait, lui, l'utiliser à plein pour son action, lui rendre son pouvoir de position maîtresse. Résolue donc à soutenir le siège, Gibraltar recommencerait après des siècles sa vie de troglodytes assiégés.


Le général Lord Gort, gouverneur et commandant en chef de la garnison de Gibraltar, en train de féliciter les membres d'un peloton, sortis vainqueurs d'une course périlleuse organisée parmi les différents escadrons du roc.

Actualités DES NATIONS UNIES



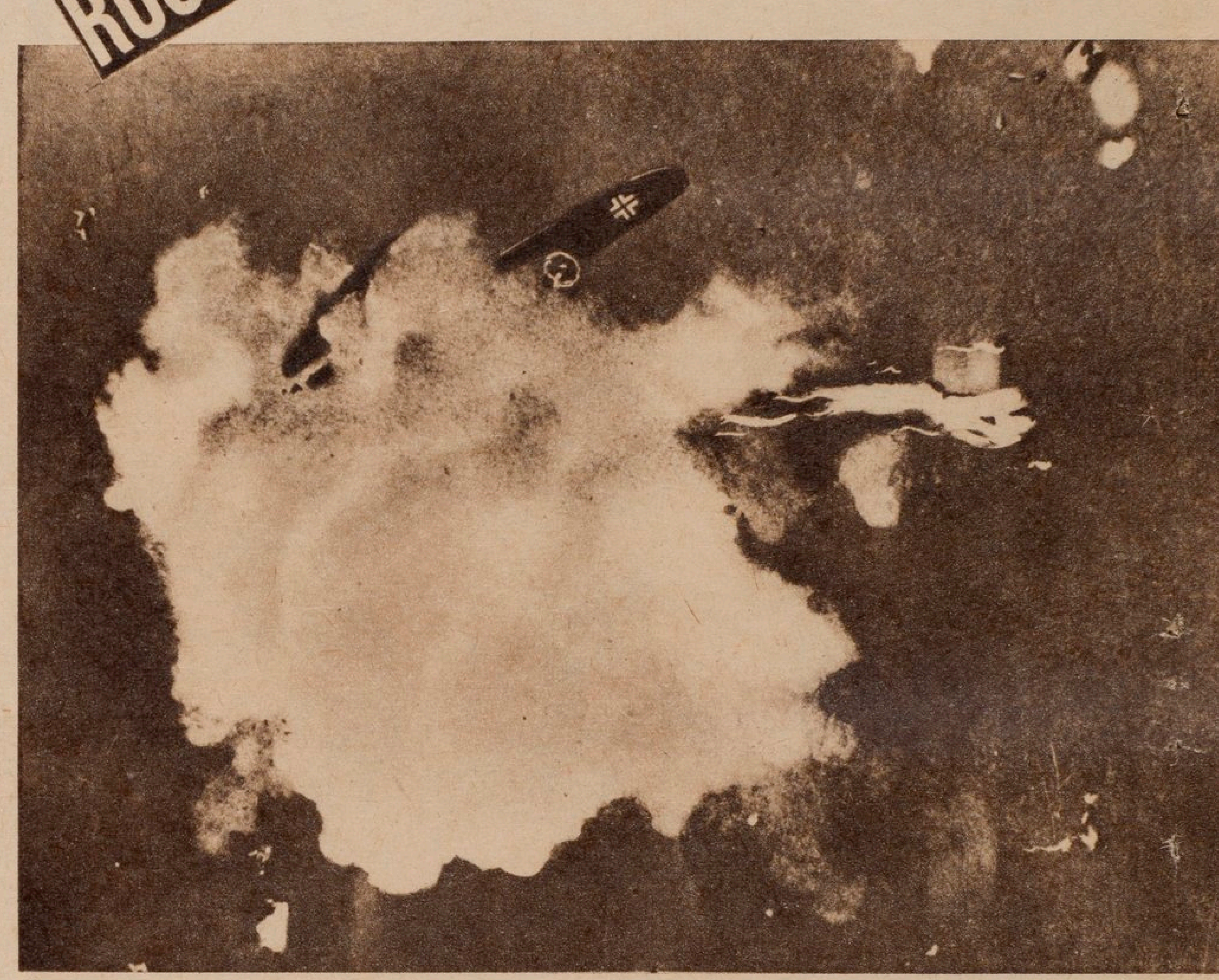
ANGLETERRE

S.M. le Roi Pierre de Yougoslavie inaugure, à Londres, le nouveau quartier général du fonds de secours yougoslave. A sa gauche, la princesse Romanovsky-Pavlosky, présidente de la société. Le souverain a fermé les yeux au moment du déclic, probablement par suite de la détonation du magnésium.



RUSSIE

Des messes viennent d'être célébrées à l'église de la Tra
vêque de Kiev et Gallich (deuxième



La fin dramatique d'un combat aérien sur le front soviétique. Un avion nazi en flammes va s'al
sur le sol. L'aviation soviétique a prouvé sa suprématie aérienne sur les Allemands sur toutes les
ties du territoire russe.





Nombre de cadets de la marine des îles Saint-Pierre-et-Miquelon ont rejoint les forces françaises libres de Londres où le général de Gaulle les passe en revue. Ci-contre, deux jeunes cadets, tout heureux de se retrouver en territoire ami et prêts à servir avec ardeur la cause de leur patrie.



CHINE

Après l'év
des airs d
Chek phot
compagnie
deux belle
H.H. Kung
Mme Sun-



la Transfiguration de Moscou à l'intention de la victoire russe contre l'envahisseur nazi, en présence de l'arche-
euxième à droite). La cérémonie eut lieu en présence d'une foule considérable de fidèles.



es va s'abattre
toutes les par-

En pleine nuit, au milieu d'épaisses couches de glace, un canon anti-aérien russe repousse un raid ennemi.



Mme Roosevelt offre à l'actrice française Michèle Morgan, qui tourne en ce moment en Amérique, une tranche du cake offert, à la Maison-Blanche, à l'occasion du soixantième anniversaire du Président. Les deux célèbres vedettes américaines Dorothy Lamour (seconde à gauche) et Rosalind Russell, qui ont pris part à la fête, étalent une bonne humeur évidente.

AMERIQUE

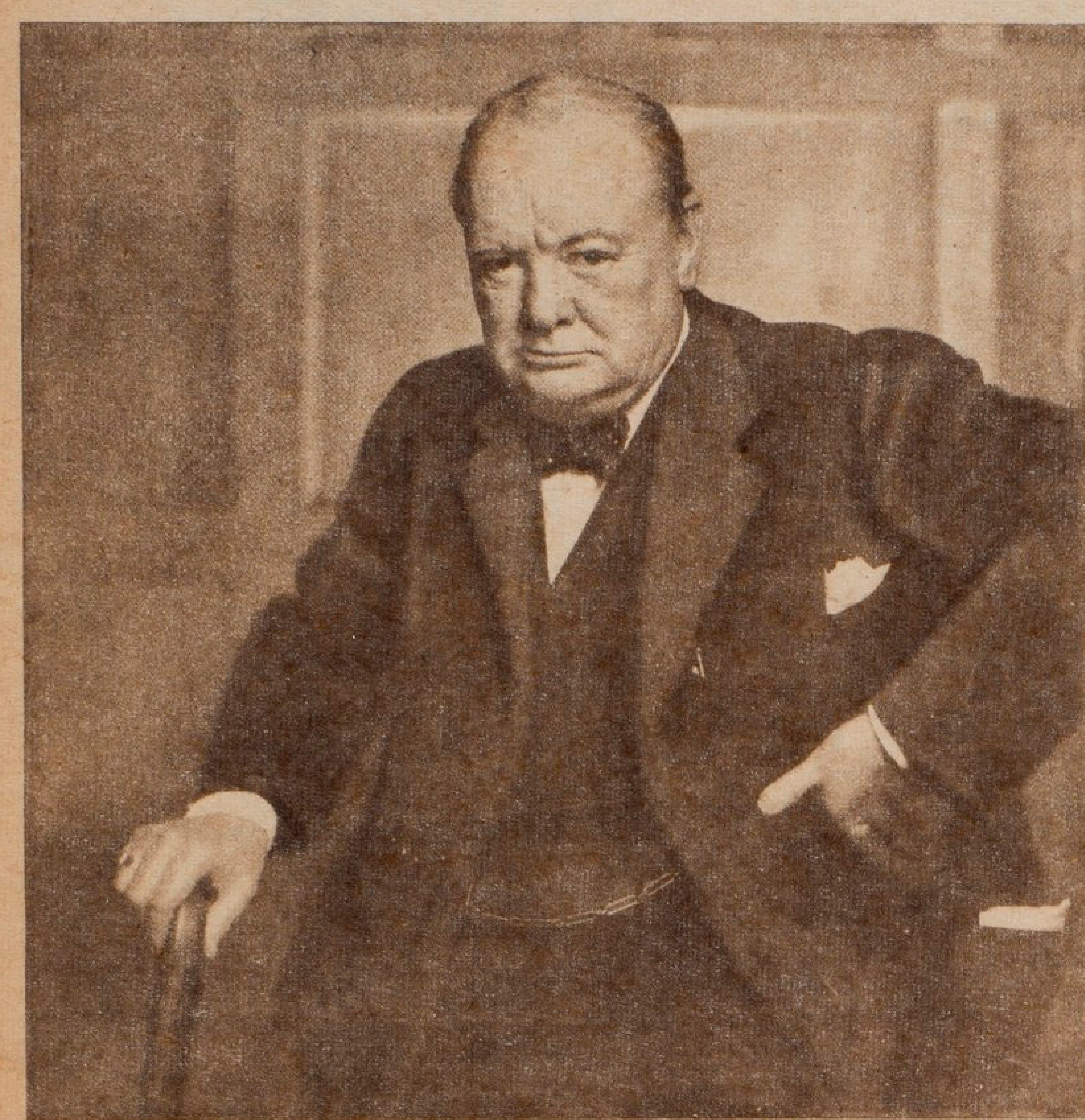


Après l'évasion dramatique de Hong-Kong par la voie des airs de Mme Sun-Yat-Sen, le maréchal Tchang-Kai-Chek photographié dans les jardins de Tchoung-King, en compagnie de sa femme (première à gauche) et de ses deux belles-sœurs. A la droite du généralissime Mme H.H. Kung, femme du ministre des Finances de Chine, et Mme Sun-Yat-Sen, veuve du fondateur de la République chinoise.



Le président Roosevelt préside à Washington, au début d'avril, la première réunion du Conseil de Guerre du Pacifique à laquelle avaient pris part les délégués de sept nations. De gauche à droite : Dr T. V. Soong, ministre des Affaires Etrangères de Chine, M. Walter Nash, ministre de Nouvelle-Zélande, Dr Herbert Evatt, ministre d'Australie, le vicomte Halifax, ambassadeur britannique, le président Roosevelt, M. Hume Wrong, conseiller à la légation canadienne (qui remplace le ministre absent), Dr Alexander Loudon, ministre de Hollande, et M. Harry Hopkins, assistant de M. Roosevelt.

Les Batailles



de CHURCHILL

Par une journée d'octobre de l'année 1911, deux hommes d'Etat britanniques se rencontraient secrètement quelque part en Ecosse. L'un d'eux était le Premier Ministre Asquith. L'autre s'appelait Winston Churchill t occupait le poste de ministre de l'Intérieur. Après avoir fait une partie de golf, sur le chenin du retour, le Premier demanda soudainenent : « Avez-vous jamais entendu le mot Weltraumpolitik » ? »

Churchill convint que l'expression lui était nconnue, et Asquith lui en expliqua le sens. Weltraumpolitik » était l'équivalent de ce ue les nazis appellent aujourd'hui « Lebenraum ». Le Premier Ministre détenait des douments qui prouvaient que l'Allemagne enviageait d'attaquer l'Angleterre. « Nous n'avons ue la flotte, dit-il ; c'est notre seul espoir. »

Churchill sursauta. Ce digne gentleman saait que la Grande-Bretagne se trouvait au ord de l'abîme, et il pouvait jouer au golf !

Tranquillement, Asquith demanda : « Voulezous assumer le poste de l'Amirauté ? » « Je le eux bien », répondit Churchill, également alme.

Le premier grand combat de Winston Churhill était engagé.

Pendant les années qui précédèrent la derniè guerre, l'Angleterre avait été sur le point e perdre la suprématie navale qui était à la ase de son existence. Depuis quelque temps, s constructions navales allemandes avaient té plus importantes que celles de la Granderetagne. La politique de modération, que le ouvernement libéral anglais appliquait, avait ué en faveur du pangermanisme.

LA BATAILLE DE LA MER

Quant à Churchill, il avait bonne presse à Berlin. On le considérait comme le chamion du « pacifisme décadent » dans lequel était embourbée la Grande-Bretagne. N'avait- pas déclaré « qu'aucun antagonisme n'existait ntre l'Angleterre et l'Allemagne » ? Lorsque nouvelle de la nomination de Churchill à la te de l'Amirauté fut connue, les Allemands frottèrent les mains avec satisfaction. Contre t amateur, ils auraient beau jeu, et la flotte lemande, dont la puissance augmentait tous s jours, deviendrait la maîtresse des mers.

Mais Berlin ne pouvait commettre d'erreur us grossière. La joie que les Allemands manistèrent ouvertement en apprenant la nominaon du nouveau Lord de l'Amirauté fut pour lui-ci l'aiguillon qui le poussa à l'action. Avec e énergie farouche, il s'attela à la tâche de mettre la flotte en état de préparation imméate ». Le balai de Churchill fouilla tous les coins poussiéreux de l'Amirauté. Par-dessus atre ou cinq amiraux importants, il nomma crétaire naval le contre-amiral Beatty, le plus ne des officiers supérieurs, un homme imbu s idées les plus modernes, et partant méconnu r tout le personnel de la marine. De jeunes ficiers furent rapidement promus à des pos- comportant des responsabilités majeures.

Churchill fit appel à lord Fisher, amiral retraité, mais encore plein de vitalité et de dynamisme. Il avait été le promoteur de l'emploi dans la flotte des sous-marins et des navires armés d'artillerie lourde. On l'appelait « le père de la marine ». Avec un enthousiasme ardent, Fisher adopta le programme de réorganisation que Churchill avait élaboré. Pour parachever toutes les réformes prévues, il aurait fallu normalement 15 ans. Mais tant Churchill que Fisher avaient compris que chaque heure était précieuse. D'autre part, il fallait agir en secret. Bien que tous les membres du gouvernement se rendissent compte que la guerre était désormais inévitable, ils ne voulaient pas montrer à la nation combien la situation était sérieuse, de peur qu'une réaction du public ne vînt entraver les tentatives de conciliation qui étaient encore en cours. C'est ainsi que la Grande-Bretagne ne fut pas préparée en vue de la guerre qui venait. Pour la première fois au cours de son histoire, l'Angleterre s'était engagée dans la désastreuse politique d'apaisement.

A l'Amirauté, Churchill se dépensait entièrement, exigeant de tout son personnel un effort pareil à celui qu'il s'était imposé. Il fit appel à toutes les ressources du département dont il était le chef. Il maintint la flotte et les services navals dans un état constant d'alerte.

Cependant, M. Asquith commença à donner des signes d'inquiétude. Il était loin d'approuver l'enthousiasme avec lequel Churchill s'était lancé dans sa nouvelle « manie » : l'aviation militaire, laquelle était alors à ses débuts. Car c'est bien Winston Churchill qui fut le fondateur de l'aviation de guerre britannique.

En 1911, lorsqu'il prit en mains l'organisation de la flotte, la marine royale comptait une demi-douzaine d'appareils volants et peut-être un nombre éqal de pilotes. Il fallut créer cette arme de toutes pièces. Mais d'un premier coup d'œil, Churchill avait pressenti l'importance qu'allait prendre la guerre dans les airs, et il résolut de développer l'aviation britannique par tous les moyens dont il disposait. Plus d'une fois, il s'envola pour donner l'exemple à ses jeunes officiers et pour acquérir une connaissance exacte de l'aviation navale. C'est du moins ce qu'il avança pour sa défense, lorsque ses collègues du ministère lui reprochèrent son excès d'enthousiasme. Mais, en fait, ce qui enivrait Churchill, c'était le frisson du danger. A cette époque, chaque vol était un flirt avec la mort. Un jour, Churchill effectua une longue randonnée dans un hydravion d'un type nouveau. Après qu'il eut terminé son voyage, il s'embarqua sur le yacht de l'Amirauté. Quelques instants plus tard, l'appareil piquait du nez et s'écrasait dans les flots avec trois officiers qui furent tous tués. Sans se laisser impressionner par cet accident, il continua à jouer avec la mort. Aujourd'hui encore, et on l'a bien vu au cours de son voyage de retour des Etats-Unis, Winston Churchill emploie l'avion comme moyen usuel de transport.

Désormais, Churchill ne s'appartenait plus. Il était submergé par l'urgence de mettre l'Angleterre en état de défense. Son vaste programme de réorganisation de la flotte devait être poussé avec le maximum de célérité.

La première mesure révolutionnaire qu'il décida fut l'adaptation de toutes les unités à un nouveau combustible : le naphte, lequel, remplaçant le charbon, permit aux navires de guerre de développer leurs activités sur des rayons bien plus étendus. En même temps, dans les cinq nouveaux cuirassés qui se trouvaient dans les chantiers, Churchill fit secrètement remplacer les canons de 13 pouces et demi par des pièces de 15 pouces. Cette transformation fut effectuée sans aucun essai préalable. C'était bien là un geste caractéristique de l'homme qui n'a pas peur de prendre ses responsabilités. Si les nouveaux canons s'étaient par la suite avérés inutilisables pour des unites flottantes, tout le blâme serait retombé sur le Premier Lord, et la flotte se serait trouvée d'un seul coup mortellement affectée dans sa puissance. Churchill, avec obstination, s'en tint à « ses canons » et les essais lui donnèrent raison.

Dès 1913, Churchill déclara que toutes les forces de la marine devaient être prêtes à soutenir, dans les 12 mois qui venaient, le choc suprême. Dans un discours qu'il prononça en novembre 1913, il fit preuve d'une prévoyance prophétique : « La sécurité nationale exige que toutes les mesures pour une défense antiaérienne efficace soient prises. » Il avait parlé un quart de siècle trop tôt. Personne, dans les cercles dirigeants, ne songeait à la défense antiaérienne. A cette époque, le comte Zeppelin était considéré comme un Allemand excentrique.

Entre temps, inconscient des sombres événements qui se préparaient, le public britannique, comme celui de bien des pays d'Europe, se laissait aller à la douceur d'une vie facile. Mais Churchill sentait que l'orage s'approchait. En été de 1914, il annula le programme habituel des manœuvres de la flotte, qu'il remplaça par des exercices de mobilisation rapide. Le 18 juillet 1914, la flotte britannique défila au grand complet devant le roi.

Le jeudi suivant, le Cabinet britannique, réuni en conseil pour examiner la question irlandaise, apprit l'ultimatum autrichien à la Serbie. Le rideau se levait sur la tragédie qui ensanglanta le monde pendant quatre ans.

Le 27 juillet, Churchill fit parvenir aux commandants des unités navales un avis dans lequel il était dit que les hostilités pouvaient commencer à tout moment. Deux jours plus tard, il donna l'ordre à la flotte d'aller occuper les bases prévues en cas de guerre. Il ne voulait pas que « sa » flotte fût embouteillée dans la Manche ou exposée à une attaque-surprise. Le 1er août, Asquith interdit à son ministre de la Marine de faire appel aux réserves de la marine. Mais Churchill passa outre au veto et mobilisa la totalité des forces navales. Et lorsque, le 4 août, l'ordre : « Commencez immédiatement les hostilités contre l'Allemagne » fut donné, les navires étaient déjà au large.

Dix mois plus tard, après l'affaire des Dardanelles, Churchill faisait place nette dans son bureau à l'Amirauté et vidait ses tiroirs. Il était triste. Soudain, la porte de son cabinet s'ouvrit, livrant passage à Kitchener qui souriait d'un air embarrassé. Il serra la main de Churchill et lui dit : « Il est un exploit que personne ne songera jamais à vous nier : la flotte était prête. »

LE COMBAT INTERIEUR

Dès les premiers jours de la guerre, Churchill fut considéré comme le chef du parti de la guerre au sein du Cabinet. Lui seul osa demander la conscription que les autres ministres envisageaient avec embarras et qui ne devint une réalité que longtemps après. En même temps, il manifesta son impatience d'aller se battre en personne. Lorsque les Allemands commencèrent à bombarder Anvers, le 28 septembre 1914, il câbla sa démission pour être libre de continuer à combattre. Mais M. Asquith refusa la démission.

Après la bataille de la Marne, le commandement anglais décida de tenter l'aventure des Dardanelles. Ce fut là la grande tragédie dans la vie de Churchill. Il dut quitter l'Amirauté et se résoudre à une passivité pénible, pendant que la tempête faisait rage. Les longues heures de loisir auxquelles il fut condamné furent sans aucun doute les plus sombres de son existence. Et cependant, cet homme à l'énergie indomptable trouva dans son inaction forcée un élan nouveau qui devait lui apporter le salut spirituel et intellectuel. Il trouva un refuge dans la peinture.

Jusqu'à l'âge de 40 ans, Churchill n'avait jamais tenu en mains une palette et un pinceau. Un dimanche après-midi, à la campagne, il observa ses enfants qui s'amusaient avec leurs boîtes de couleurs. Le lendemain matin, il s'acheta un attirail complet pour la peinture à l'huile.

Comme un malfaiteur, il s'enfouit, loin des regards indiscrets, sous les frondaisons touffues du parc. Tenant maladroitement son pinceau, il s'appliqua à peindre le ciel. Bleu et blanc... ce fut un commencement. Timidement, Churchill peignit une petite tache blanche sur la toile, une très petite tache, pas plus grande qu'un haricot. Mais lorsqu'il s'aperçut que le ciel était toujours aussi clair, que la terre n'avait pas tremblé, que la toile n'avait pas éclaté en morceaux, il attaqua son sujet avec la fureur d'une charge de cavalerie. Depuis ce jour, la peinture est devenue son délassement préféré.

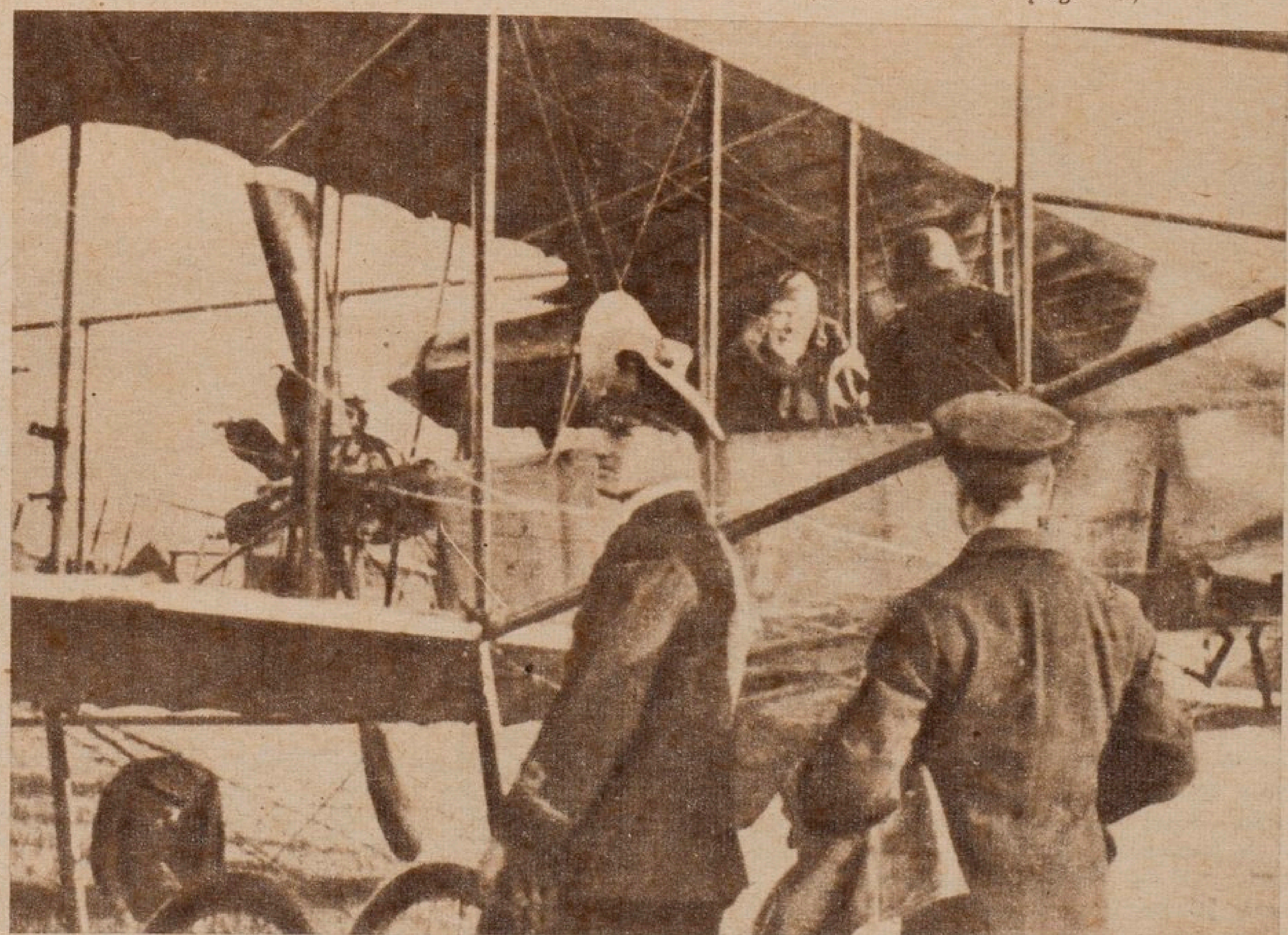
S'il n'est pas devenu une célébrité en la matière, ses tableaux témoignent d'un sens précis des couleurs. Bientôt ses paysages furent recherchés par des amateurs et quelques-unes de ses œuvres obtinrent un certain succès.

C'est ainsi que, grâce à la peinture, Churchill retrouva l'équilibre intérieur. Mais une fois qu'il s'était retrouvé, cet homme ne pouvait pas demeurer dans l'inaction. Il était major dans l'armée britannique. Il demanda à être envoyé en France.

Avant son départ, il assista pour la dernière fois à une séance du Parlement. Les membres attendaient impatiemment la défense de l'homme sur lequel on avait fait peser toute la responsabilité de l'affaire des Dardanelles. Ils ne voulaient pas se montrer vindicatifs à l'égard d'un collègue qui allait affronter le feu de l'ennemi. Mais, à la surprise générale, ce fut Winston Churchill qui apaisa le Parlement, qui lui rendit un enthousiasme depuis longtemps enfoui sous l'avalanche accablante des revers militaires. Son discours, l'un des plus grandioses de sa carrière, aurait pu tout aussi bien être prononcé en 1940 :

« *Il n'y a pas de raison d'être découragé au sujet des événements de la guerre, dit-il. Nous subissons de rudes épreuves, et il est probable que nous devrons faire face à d'autres revers avant que la situation ne prenne une tournure favorable. Et je ne doute pas un seul instant que les succès viendront, pourvu que nous fassions preuve d'endurance et de persévérance. L'issue des autres guerres était décidée par les épisodes plutôt que par les tendances. Dans ce conflit, les tendances sont de loin plus importantes que les épisodes. Nous pouvons gagner cette guerre, sans remporter de victoire sensationnelle. Il n'est nullement nécessaire, pour triompher, de repousser les lignes allemandes jusqu'à leurs points de départ. L'Allemagne peut être défaite alors que son drapeau flotte encore sur les grandes capitales et les provinces occupées, alors que ses armées semblent encore remporter des succès. Quelques petits Etats sont hypnotisés par l'éclat de la pompe germanique. Ils voient l'épisode. Mais ils ne voient pas la détermination et la puissance des nations que l'Allemagne combat. Ils ne voient pas la volonté qui surmonte toutes les déceptions, tous les mécomptes, qui renouvelle cons-*

(*Lire la suite en page 15*)



De tout temps, le Premier britannique s'est intéressé à l'aviation. Voici une vieille photo, datant de l'année 1913 et montrant M. Winston Churchill au volant d'un appareil d'un modèle suranné.

HITLER PREPARE UNE FLOTTE
pour l'invasion des Iles Britanniques

Nous avons publié, dans notre numéro de la semaine dernière, le récit du voyage, à travers l'Europe en guerre, d'Henry Taylor, qui fut le dernier journaliste américain à voyager en Allemagne, avant l'entrée en guerre des Etats-Unis.

Se basant sur tous les renseignements glanés au cours de ses nombreux contacts avec les milieux les plus divers des capitales européennes, M. Henry Taylor tire, sur la situation actuelle de l'Allemagne face à la guerre, des conclusions intéressantes que nous reproduisons :

●

En fait, l'Allemagne mène sur le continent une guerre défensive, jusqu'au moment où elle pourra mettre en ligne une flotte de guerre puissante. Hitler sait très bien qu'il ne peut pas remporter la victoire avec son armée seulement.

On peut affirmer que, dans les concepts de base de Hitler, deux guerres se déroulent actuellement. L'une, c'est la « grande guerre civile d'Europe », laquelle commença en Espagne et atteint en ce moment son point culminant par la lutte entre l'Allemagne et l'U.R.S.S. La grande guerre civile d'Europe a été soigneusement envisagée et préparée par l'Allemagne. C'est cette guerre que le national-socialisme espère gagner, celle-ci ayant pour objectif la « Pax Germanica ». L'autre conflit, que l'Allemagne par contre a toujours essayé d'éviter, que l'état-major de Hitler n'a pas pu organiser à l'avance, est la guerre interocéanique. Et le Reich ne peut que perdre cette guerre sur mer.

En levant le rideau sur le premier acte de la tragédie européenne, l'Allemagne comptait que la réaction britannique devant les événements de l'Europe continentale aurait été la même que celle qui aboutit, lors de la guerre d'Espagne, au pacte de non-intervention. Comme d'habitude, Hitler parla beaucoup sans aucune intention d'agir. Il chanta sur tous les toits : « Nous marchons sur l'Angleterre », et ne cacha aucun détail de sa stratégie, afin d'endormir la vigilance des autres pays du continent et rendre plus facile sa conquête de la France. A ce sujet, il faut dire que Hitler s'attendait à rencontrer une résistance beaucoup plus acharnée, lorsqu'il se précipita à travers la frontière franco-belge.

Après la défaite des armées alliées, aux heures sombres de Dunkerque, Hitler n'ébaucha aucune tentative pour envahir l'Angleterre. Plusieurs Anglais se demandent encore comment le Führer a pu laisser passer une occasion pareille. Mais si les nazis se sont abstenus de cette tentative, c'est tout simplement parce qu'elle n'avait pas été prévue dans leur programme. Une tentative d'invasion des Iles Britanniques aurait précisément déclenché la guerre inter-océanique que Hitler cherchait à éviter à tout prix.

Ce n'est qu'après que les Britanniques eussent repoussé les propositions de paix de Hitler, au lendemain de Dunkerque, que le dictateur nazi se rendit compte que la guerre sur mer était devenue inévitable. C'est alors, en août et septembre 1940, qu'il lança ses bombardiers contre l'Angleterre. Les avions à croix gammée portaient son seul espoir. Il rêvait d'une suprématie aérienne écrasante, qui lui aurait permis de faire passer une force d'invasion avec des moyens improvisés. Il ne faut pas perdre de vue, qu'en fait, l'Allemagne d'août 1939 était loin d'avoir atteint une stabilité économique parfaite, et aujourd'hui l'Europe de Hitler se trouve dans une situation encore pire.

Les ressources économiques du continent sont peut-être suffisantes pour ravitailler la machine de guerre allemande, mais elles seront nettement insuffisantes pour l'organisation d'une vie commerciale cohérente et pour garantir, dans la paix, une existence normale aux populations. Ceci est une vérité, même si l'on objecte que toutes les ressources du continent seront accaparées par le peuple allemand pour son seul usage et son seul bien-être. L'innombrable population qui vit de l'Atlantique aux monts Ourals ne peut pas vivre et travailler pour les Allemands, si elle n'est pas ravitaillée en vivres et vêtements, si elle n'est pas pourvue d'habitations et de chauffage, d'outils et de moyens de transport, de pétrole et de charbon, d'animaux et de matières premières. Et l'Allemagne ne peut pas songer à équiper comme il se doit quelques centaines de millions d'hommes, si elle ne peut pas vendre à l'étranger les produits naturels et industriels qu'elle tirera de l'Europe. L'Europe allemande, but suprême de la grande guerre civile, doit faire du commerce avec le restant du monde. C'est pour cela que Hitler doit lancer sa flotte, battre l'Empire britannique et les Etats-Unis sur mer. Et le couronnement de cette action serait le succès de l'invasion des Iles Britanniques. Hitler tentera à coup sûr cette invasion, à moins qu'une contre-invasion britannique du continent ne l'oblige à combattre sur des fronts qu'il n'aura pas choisis.

Les Allemands ont pris pied en Afrique du Nord pour deux raisons. La première, c'est que l'Europe germanique, engagée à fond dans la guerre interocéanique, doit posséder l'Afrique du Nord, pour assurer sa subsistance. Salazar, un des génies économiques les plus marquants de notre époque, me déclara ce qui précède, sans aucune hésitation. La seconde raison, pour laquelle l'Allemagne doit avoir des positions solides en Afrique du Nord, est d'ordre stratégique. Ainsi, les nazis pourraient menacer les arrières de toute force alliée qui essayerait d'entamer la carapace de la tortue germanique, en attaquant le flanc le plus faible : la rive septentrionale de la Méditerranée.

Les Britanniques, à leur tour, savent parfaitement que la position allemande en Afrique du Nord doit être à tout prix nettoyée. Dans cette tâche, comme dans toutes les autres opérations de la guerre, ils combattent désormais côte à côte avec l'Amérique du Nord, qui a jeté l'immense poids de sa puissance et de ses ressources dans la balance. Une invasion de l'Europe est devenue une tâche plus possible, depuis l'entrée en guerre des Etats-Unis.

En Orient, quoique les plans du Japon soient, à la base, indépendants de ceux de l'Axe, l'attaque japonaise fut synchronisée avec la stratégie de Hitler en Afrique. Hitler espérait qu'une fois engagés dans l'océan Pacifique, les Etats-Unis auraient diminué leurs envois de matériel en Afrique. Aussi, il se résigna à retirer des forces de Russie, pour essayer d'arrêter pendant quelque temps la poussée britannique.

Si Hitler avait pu mettre à exécution ses premiers plans stratégiques qui consistaient à conquérir, organiser et exploiter le continent européen avant de partir à l'attaque du reste du monde, il aurait pu peut-être maintenir quelques-unes des promesses économiques, sociales et radicales dont il avait bercé les illusions du peuple allemand. Mais aujourd'hui les Allemands sont devenus apathiques. Ils ne savent pas pourquoi ils doivent se serrer la ceinture, mais ils en ressentent les privations d'une façon très aiguë. Ils ont compris que cette guerre, envisagée dans son ensemble, est loin de ressembler à l'épopée que Hitler voulait et qu'il leur avait promise. L'ouverture des hostilités interocéaniques, la résistance des populations des pays occupés qui refusent d'embrasser la doctrine du national-socialisme ont causé une profonde et désagréable surprise aux dirigeants nazis. C'est dans ce manque de clairvoyance allemand qu'on peut placer l'erreur fondamentale la plus grave de notre temps.

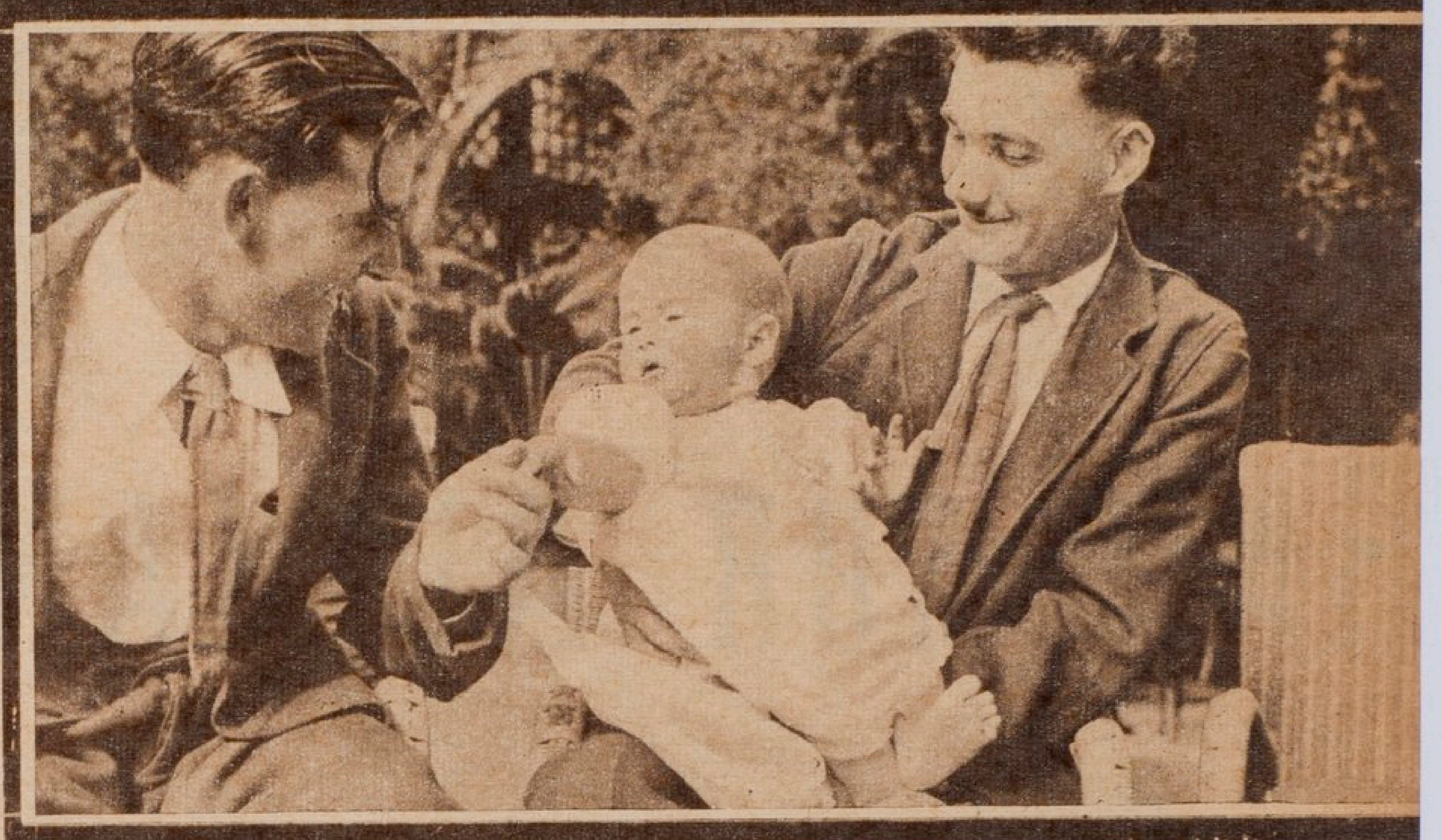
Entre temps, les problèmes principaux que les Alliés devront résoudre, à l'égard de l'Europe actuelle, sont : d'une part, contrecarrer toute tentative d'établissement en Afrique de la part des nazis ; d'autre part, l'invasion du continent européen à partir de l'Afrique ou bien d'autres bases, avant que les efforts de Hitler pour se créer une flotte n'aboutissent.



Lady Lampson, avec sa grâce coutumière, entretient ses hôtes sous le signe de la plus parfaite cordialité.

DANS LES JARDINS DE L'AMBASSADE

Un échange de prisonniers de guerre, dont les blessures les rendent inaptes à combattre désormais, a été fait récemment entre les autorités anglaises et italiennes. 910 prisonniers fascistes ont rejoint leurs camps contre 130 prisonniers britanniques. A cette occasion, Lady Lampson a offert dans les jardins de l'ambassade une « party », au cours de laquelle les prisonniers britanniques libérés manifestèrent une bonne humeur évidente et très compréhensible.



Le jeune fils de Sir Miles et Lady Lampson a connu, cette après-midi-là parmi les soldats, une vive popularité.



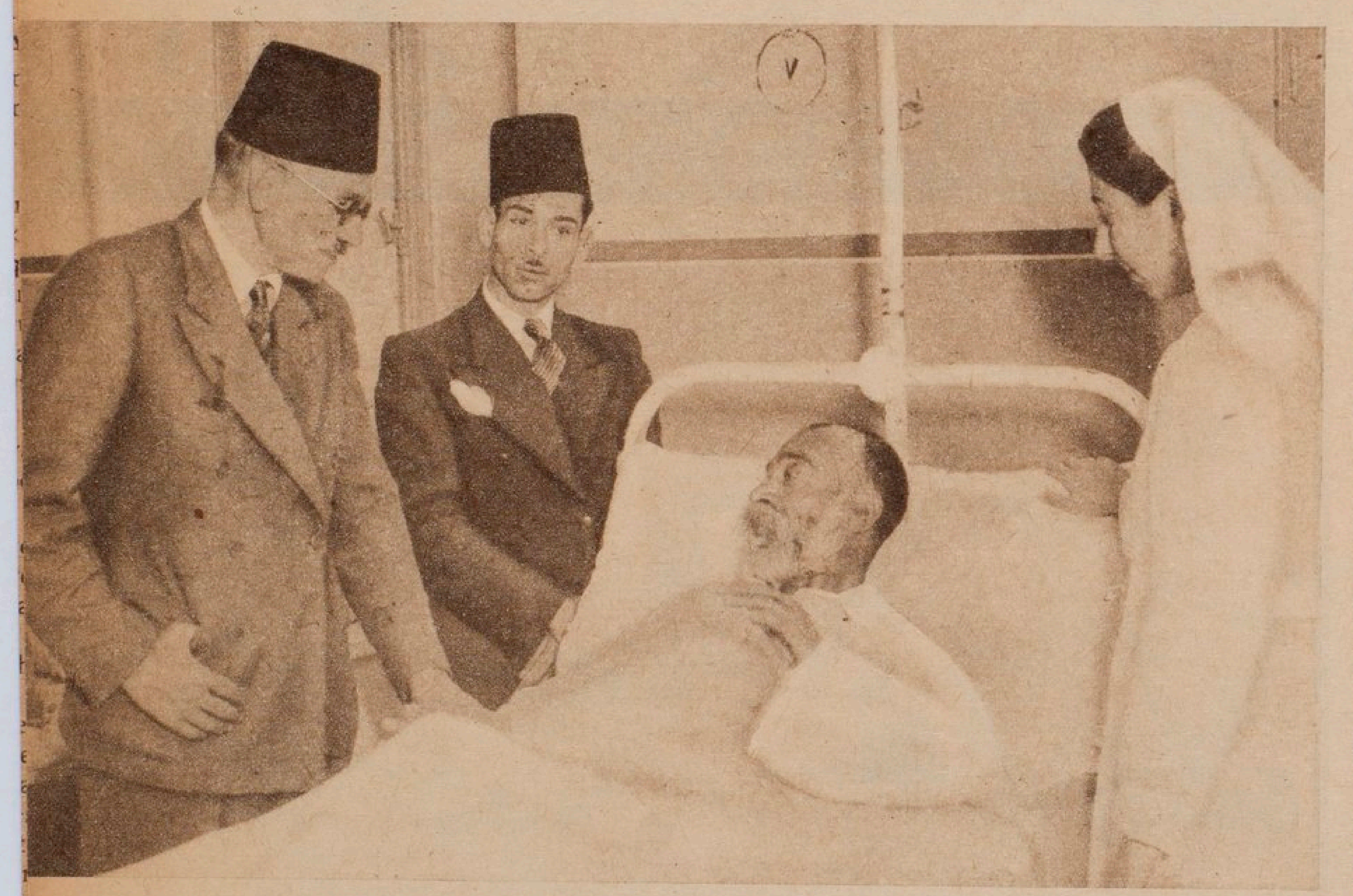
Sur les vertes pelouses du jardin de l'ambassade, quelques soldats devisent avec de jeunes invitées.



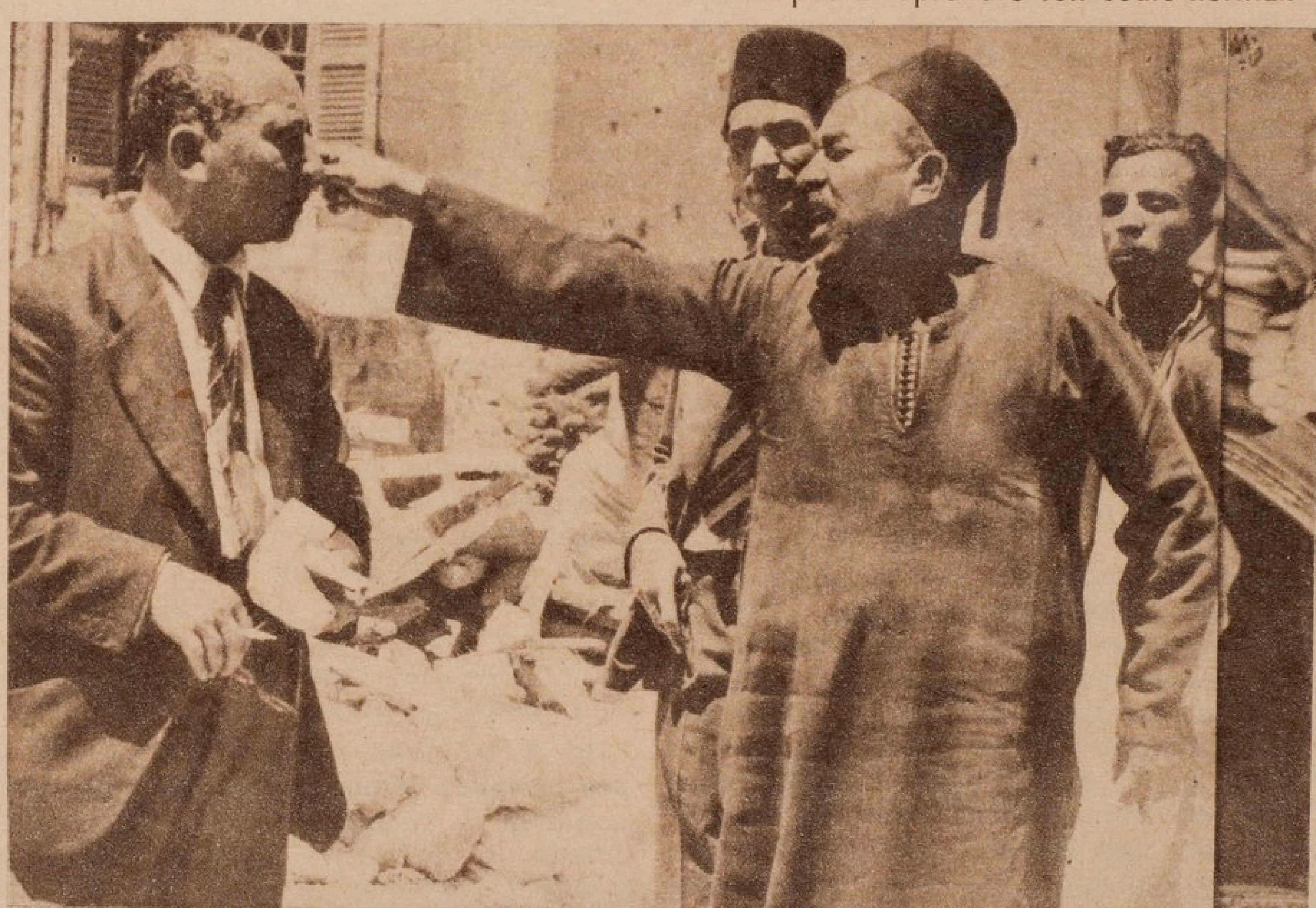
Une des tables à thé, au cours de la party offerte à l'occasion de l'heureux retour des prisonniers de guerre.

RAID SUR ALEXANDRIE

Le dernier raid des avions ennemis sur la région d'Alexandrie a fait un certain nombre de victimes parmi la population civile et plusieurs bâtisses ont été détruites, mettant leurs occupants sans abri. Aussitôt les services gouvernementaux furent mis en branle et des secours immédiats furent apportés aux victimes du raid. Très heureusement, nombre de blessés purent quitter l'hôpital après avoir été pansés et la vie à Alexandrie ne tarda pas à reprendre son cours normal.



Le Dr Mahfouz bey, directeur de l'hôpital gouvernemental, s'entretient avec un blessé.



Un malheureux père de famille montre l'endroit où, sous les décombres, plusieurs des siens sont enfouis.



Le raid a fait un certain nombre de victimes parmi la population. Transporté à l'hôpital, ce blessé porte sur son visage les stigmates des minutes tragiques qu'il a vécues.



Des sans-abris, victimes du raid, sont logés et nourris au Croissant Rouge, en attendant qu'il soit statué sur leur sort.

LES BATAILLES DE CHURCHILL

(Suite de la page 13)

tamment leur énergie et les pousse vers l'achèvement du triomphe de la cause la plus grandiose pour laquelle l'humanité ait jamais combattu. »

Un souffle d'enthousiasme électrisa l'assemblée. Chaque membre du Parlement, debout, applaudissait à tout rompre. La voix de l'Angleterre s'était fait entendre.

Churchill partit pour la France, en première ligne, et se battit comme un simple soldat. Il revivait avec joie les jours aventureux de sa jeunesse. Il se sentait repris par la fougue qui l'avait mené à Cuba, en Afrique du Sud. Mais, décidément, l'Angleterre ne pouvait pas se passer d'un homme pareil. De tous côtés, il fut invité à venir réoccuper son siège à la Chambre des Communes.

LA BATAILLE DE LA PRODUCTION

Dans son premier discours, après son retour, il demanda la création d'un ministère de l'Air. La Grande-Bretagne devait dominer le ciel comme elle dominait les mers. Plusieurs de ses collègues pensèrent que Churchill poussait un peu trop loin son amour de l'aviation. Mais Lloyd George, qui devait prendre en mains les rênes du gouvernement quelque temps plus tard, écouta Churchill avec un intérêt passionné. Il fut profondément impressionné par les doctrines de Churchill qui prêchait la « défense active », l'extermination des sous-marins ennemis au lieu d'attendre l'aide américaine. Le 16 juillet 1917, Lloyd George offrait à Churchill le ministère des Munitions. Après vingt mois d'exil amer, la rumeur se répandit sur les bancs de la Chambre : « Winnie est de retour ».

Alors commença pour Churchill l'époque qui fut peut-être la plus heureuse de sa vie. Il était au beau milieu de la bataille, il nageait dans son élément familier, et, par-dessus tout, il se rendait compte que la guerre ne pouvait plus être perdue. L'entrée en guerre des Etats-Unis l'avait électrisé, et les étincelles qui jaillissaient de cet homme agissaient sur tous ceux avec lesquels il entrait en contact. Il n'avait plus à lutter pour obtenir le misérable crédit de Lst. 70.000 pour la construction du premier tank. C'est par milliers qu'il demandait désormais les monstres d'acier. L'armée insatiable exigeait de plus en plus de matériel, et Churchill devait quotidiennement résoudre quatre problèmes fondamentaux qui s'appelaient : tonnage, acier, travail accéléré et argent.

Pour Churchill, chaque nouvelle tâche était un encouragement. Fallait-il également ravitailler les Alliés ? Très bien. Les Italiens, après le désastre de Caporetto, n'avaient plus de munitions : Churchill parerait également à cela.

Sa tâche la plus importante fut de ravitailler, à la demande des Etats-Unis, l'armée américaine en France, dont les effectifs augmentaient continuellement. Churchill accepta un contrat prévoyant un crédit de 500 millions de dollars pour fournir aux forces américaines toutes les batteries d'artillerie moyenne dont elles avaient besoin.

Au cours de ces semaines de tension extrême, Churchill dormait dans son bureau, et pendant un certain temps il s'installa de l'autre côté de la Manche. A plus d'une reprise, il survola les tranchées.

Il dut faire face, au moment le plus critique, à une grève des ouvriers des industries de guerre. L'instinct infaillible de Churchill lui fit comprendre qu'il ne s'agissait pas là d'un mouvement dû à des questions de salaires, mais que c'était une forme d'épuisement nerveux. Pouvait-il permettre que l'Angleterre s'écroulât, alors qu'elle était si près du but ? Recevant une délégation de grévistes, il dit à ceux-ci : « Au travail ou au front ». Les ouvriers des usines de guerre avaient été exemptés du service actif. Devant l'ultimatum, ils acceptèrent de retourner à leurs postes. La grève était matée.

LA BATAILLE DE LA CIVILISATION

Quatorze ans après l'armistice, Winston Churchill, considérant les nouveaux développements de la situation internationale, sentit qu'il devait livrer la bataille la plus acharnée de sa carrière. Le 10 avril 1932, le maréchal Hindenburg fut réélu comme président du Reich allemand, battant le caporal Adolf Hitler. Devant une telle manifestation de tendances démocratiques, le gouvernement britannique décida qu'il ne pouvait pas refuser au Reich le droit d'entretenir des forces armées égales à celles de la France. Londres exerça une certaine pression sur Paris. C'est alors que Churchill intervint, une fois de plus. Il demanda à ceux qui voulaient que l'Allemagne et la France se trouvassent sur un pied d'égalité en matière d'armements : « Vous voulez donc la guerre ? » Mais ses efforts furent déployés en pure perte. On le considéra comme un esprit démodé. Manifestement, il ne comprenait rien à l'esprit des temps. Churchill, imperturbable, déclencha une violente campagne où il s'appliqua à démontrer que l'Allemagne entretenait toujours des intentions agressives alors que la Grande-Bretagne était déjà profondément engagée sur le chemin du pacifisme à tout prix.

« Je ne consentirai jamais à souscrire à la doctrine qui nous ordonne de nous croiser les bras », déclarait Churchill avec émotion. Car lui ne s'était jamais croisé les bras. Il avait toujours saisi ses adversaires à la gorge. Mais où étaient donc les adversaires qu'il fallait combattre ? Churchill bataillait contre des ombres. Est-ce qu'un homme peut saisir à la gorge des ennemis qui s'appellent « aveuglement » et « mollesse » ? Lorsque Churchill parlait aux Communes, les bancs étaient à moitié vides. On lui criait : « Fauteur de guerres ! Cassandre ! » Lui sentait qu'il était seul dans le vrai, et que du succès ou de l'échec de ses efforts dépendait l'avenir de l'Angleterre et du monde.

Chaque déclaration de Churchill aux Communes était un avertissement pressant, une description prophétique des années de misère et de deuil que Hitler préparait pour le monde. Inlassablement, il était revenu sur la question, primordiale à ses yeux, de la défense antiaérienne des Iles Britanniques. Il prévut la « Luft Blitzkrieg » jusque dans ses moindres détails. Il dénonça, avec des chiffres à l'appui, la puissance de la flotte aérienne que l'Allemagne mettait fiévreusement sur pied.

A partir d'octobre 1935, Winston Churchill reçut une série de confirmations éclatantes qui donnaient un poids nouveau à ses avertissements. Ce secours lui vint de l'extérieur, et sous forme d'événements qui finirent par réveiller l'opinion publique anglaise : agression contre l'Abyssinie, réoccupation de la Rhénanie, invasion de l'Autriche, en un mot toute la série d'événements qui devaient aboutir au présent conflit.

Et lorsque, le 3 septembre 1939, à 11 heures 15, M. Chamberlain annonça à la nation britannique que la guerre avait été déclarée, pour la seconde fois, une exclamation joyeuse retentit dans toutes les unités de la flotte anglaise, aux quatre coins du monde : « Winnie est de retour ! »

En effet, Winston Churchill était de retour, à la tête du ministère de la Marine, où il avait déjà fait ses preuves.

Quelques mois plus tard, Winston Churchill devenait Premier Ministre de la Grande-Bretagne en guerre. « Je n'ai rien à vous offrir, dit-il au peuple anglais, si ce n'est du travail, du sang et des larmes. » Le peuple britannique s'était réveillé. L'homme du destin le conduisait. Winston Churchill devint un symbole national.

Winston Churchill a gagné la bataille de la Grande-Bretagne. Sans souffler, il s'attela à une tâche encore plus grande : la bataille du monde. Quel est l'homme plus désigné pour mener à bien ce combat gigantesque ?

« 49ème PARALLELE »



Ci-dessus, on voit une scène palpitante de « 49ème parallèle ». Les membres du sous-marin nazi attaquent une station de T.S.F. canadienne. Johnnie, le trappeur français, meurt des suites de ses blessures.

Il sera bientôt donné au public cairote d'assister à la projection d'un film intitulé « 49ème parallèle » dont l'histoire se passe au Canada et dont le point crucial a pour scène la « 49ème parallèle », c'est-à-dire la ligne de démarcation qui sépare le Canada de l'Amérique. Cette ligne conventionnelle marque la séparation de deux pays.

En deux mots, voici un aperçu du sujet. Six nazis, membres de l'équipage d'un sous-marin, débarquent sur un point de la côte canadienne dans l'intention d'y effectuer un coup de main de destruction. Quand ils reviennent pour s'embarquer, le sous-marin n'existe plus. Des bombardiers canadiens ont tôt fait de l'envoyer par le fond. Et voilà nos six hommes perdus dans un territoire immense et voulant fuir à tout prix et par n'importe quel moyen... Ceci nous vaut des scènes angoissantes et de l'intérêt le plus vif. Tout a été tourné sur place et la distribution du film, qui comporte les noms de Leslie Howard, Laurence Olivier, Raymond Massey et la nouvelle vedette Eric Portman, est à elle seule la meilleure promesse.

féminités



Anne Shirley a choisi, pour l'après-midi, un manteau d'ocelot qu'elle porte sur une robe noire, très simple. Le chapeau, en grosse soie côtelée blanche, a le style bonnet qui connaît une vogue exceptionnelle ce printemps. La calotte et les bords sont froncés puis repiqués avec une soie noire. Une grande voilette blanche, englobant le haut du chapeau, descend jusque la poitrine.



Certaines élégantes n'aimeront peut-être pas ce modèle, un peu trop osé, porté par la vedette exotique Lupe Velez. Mais elles avoueront certes que ce chapeau folichon convient à merveille à la belle vedette. En paille rouge, la calotte se garnit de plumes vertes et d'une grosse voilette rouge qui s'arrête sous le menton. Un large cache-peigne de gros grain vert retient le chapeau sur la tête.

Comment «ils» réagissent...

Il a été souvent dit que les réactions des hommes envers le sexe dit faible sont aussi incompréhensibles que diverses. Ils s'amourachent d'une personne, sortent avec elle, la couvrent d'amabilités, et puis, un beau jour, à propos d'un rien qui leur a déplu, ils s'en vont pour ne plus revenir.

Mes lectrices se sont souvent plaintes, dans leurs lettres, de l'inconstance masculine. Elles m'ont demandé des « tuyaux » pour mieux comprendre et retenir les cœurs masculins, jugés trop volages, d'après elles. Au lieu de leur répondre séparément, j'ai préféré écrire cet article où j'ai groupé la plupart des qualités et des défauts que les hommes, pris en masse, aiment ou détestent en nous.

LES HOMMES NOUS ADMIRENT QUAND...

...Notre esprit est flexible et notre sens d'adaptation développé.

...Nous savons accepter avec résignation et patience les épreuves qui nous sont envoyées.

...Nous sommes courageuses devant le danger.

...Le manque d'argent ou de travail ne nous aigrit pas le caractère.

...Nous gardons avec tout le monde le même ton de voix et sourions, au pauvre comme au riche, avec une égale amabilité.

...Nous écoutons les nouvelles de la radio et lisons les journaux et sommes capables ensuite de commenter intelligemment les événements courants.



LES HOMMES NOUS RESPECTENT QUAND...

...Nous ne manifestons pas d'émotions au mauvais moment.

...Nous gardons le silence sur notre gentillesse envers les autres ou sur les services que nous avons pu leur rendre.

...Nous regardons bien en face une situation sérieuse sans être prises de panique.

...Nous ne disons pas de mal des autres femmes en particulier et de tout le monde en général.

...Nous acceptons de marcher sous la pluie ou en temps de « khamsin » sans pleurnicher constamment qu'il n'y a pas de taxis en vue.

...Nous savons être vraiment leurs amies qui les soutiennent dans les moments difficiles.

LES HOMMES NOUS EN VEULENT QUAND...

...Nous gloussons au lieu de rire franchement.

...Nous leur faisons des remarques dans le monde.

...Nous trouvons des défauts à leurs cravates ou à n'importe quelle partie de leurs vêtements.

...Nous nous précipitons vers une porte sans leur donner le temps de l'ouvrir pour nous.

...Nous commençons à parler alors qu'ils n'ont pas encore fini leur phrase.

...Nous prenons, devant nos amies, les petits airs de la femme qui fait ce qu'elle veut de l'homme qui l'aime.



LES HOMMES NOUS DETESTENT QUAND...

...Nous trouvant dans le monde, nous disons en mettant leurs défauts en vedette : « Je l'adore, mais... ».

...Nous écoutons leurs propos d'une oreille tandis que nous pensons à nos propres soucis.

...Nous sommes jalouses du bonheur des autres femmes et nous livrons à des commentaires désagréables sur leur compte.

...Nous regardons chaque nouvel homme qui nous est présenté comme un futur mari.

LES HOMMES NOUS MEPRISENT QUAND...

...Nous sommes entièrement concentrées sur notre « moi » et ne vivons que pour cela.

...Nous marchandons pour un sou avec une rapacité qui démontre notre avarice.

...Nous nous donnons de faux airs maternels envers les enfants d'autrui alors qu'au fond de nous-mêmes nous n'aimons pas les bébés.

...Nous parlons avec grossièreté aux garçons de restaurants ou aux vendeuses de magasins.

...Nous essayons d'impressionner les étrangers en déballant devant eux tout notre savoir.

...Nous disons d'un petit air détaché : « Oh ! moi, si je le voulais seulement, j'aurais pu épouser le plus bel homme de la ville qui était fou de moi. »

LES HOMMES NOUS AIMENT QUAND...

...Nous ne douchons par leur enthousiasme à propos de choses qui les intéressent ou qu'ils viennent d'entreprendre.

...Ils sentent que, dans le bon comme dans le mauvais, nous sommes vraiment de tout cœur « avec eux ».

...Nous savons qu'il y a certains moments où les mots d'esprit et les répliques spirituelles ne sont pas bien accueillis.

...Nous nous tenons tranquilles, ne parlons pas plus qu'il ne le faut, et ne posons pas cent fois la question « Qu'est-ce que tu as ? » si le cavalier est taciturne.

...Nous sommes vraiment loyales envers eux et n'essayons pas de leur jouer de mauvais tours.

...Nous savons accepter des explications données sans poser des questions supplémentaires.



Conseils à mes nièces...

Nièce « Flora U. »

Mes félicitations pour votre prochain mariage. J'étais sûre que tout finirait par s'arranger. Je regrette, mais il me sera impossible de vous voir au journal, à la date fixée.

Nièce « Acrobate »

Voici un bon mouvement : couchez-vous à terre, les bras dans le prolongement du corps, pliez vos jambes et ramenez vos genoux vers votre poitrine; puis commencez à pédaler, comme si vous étiez sur une bicyclette. Pour que cet exercice soit efficace, il faut le faire au moins pendant cinq minutes. Pour la marche, adoptez des talons dits américains (demi-talons). Pour le grand écart, il n'y a rien à faire et c'est seulement avec beaucoup de pratique que vous réussirez à le faire.

Nièce « Cherchant l'avenir »

Vous me demandez de lire votre avenir dans les astres ? Mais, ma chère amie, je ne suis pas astrologue. Puisque ce jeune homme vous aime, vous pourrez très bien l'attendre. Vous n'avez que dix-huit ans et rien ne presse. Si vous l'épousez dans deux ou trois ans, tout le monde sera content.

Nièce « Yolande »

Vous vous empoisonnez l'existence pour bien peu de chose. Votre cas est facilement guérissable. N'importe quel bon dentiste saura vous tirer d'affaire.

Nièce « Malheureuse »

Si vous voulez me voir, écrivez-moi en me fixant un jour et une heure et je vous répondrai pour vous dire si cela me convient. Je serai, moi aussi, contente de vous connaître, chère nièce.

Nièce « Lisette »

Je n'aime pas répondre à la Poste Restante, car, le plus souvent, les lettres me reviennent et c'est là vraiment une grande perte de temps pour moi. Pour votre ventre et vos jambes, vous devez engraisser un peu et tout votre mal disparaîtra. Vous avez dû probablement maigrir et c'est pour cela que vous avez la peau toute ratatinée.

Nièce « N'espère qu'en vous »

Vous devez soigner quotidiennement votre visage, même si vous ne vous fardez pas. Employez de l'eau et un bon savon, puis, après avoir bien séché la peau, appliquez une crème nutritive que vous garderez dix minutes. Enlevez et allez dormir sans rien sur votre visage. Pour ces boutons, vous devez peut-être souffrir de l'estomac, des reins ou du foie. Voyez un bon docteur qui vous renseignera.

Nièce « J'aime le rouge »

Je ne puis vous indiquer la marque d'une bonne brillantine, car je ne fais jamais de publicité dans les colonnes de cette rubrique. Il y a certaines peaux qui ne peuvent éviter les taches de rousseur qu'en employant une crème spéciale.

Nièce « Wall flower »

Pour vos cheveux, soignez d'abord l'état général de votre santé. Voyez un docteur. Lorsque vous vous serez guérie à l'intérieur, alors seulement soignez-vous extérieurement. Brossez vos cheveux, lavez-les avec un bon shampooing, n'employez que des brillantines de première qualité et, une fois par quinzaine, imprégnez-les bien d'huile d'amandes que vous garderez toute la nuit. Lavez le lendemain matin.

Nièce « Nina » (Turquie)

Votre lettre du 7 janvier vient tout juste de me parvenir. Pour ces poches sous les yeux, voyez tout de suite un bon gynécologue, car vous devez souffrir des glandes. Pour raffermir les seins, des douches locales froides, des exercices de gymnastique et le port d'un bon soutien-gorge sont efficaces.

Neveu « Bradford »

N'insistez pas. Peut-être cette jeune fille ne vous aime pas du tout et votre insistance pourrait la fatiguer. Si elle essaye de jouer à l'indifférente, elle sera bien punie et reviendra vers vous.

Nièce « Brune ou blonde »

Chaque soir, après vous être démaquillée, appliquez un peu d'huile de ricin sur vos cils. Gardez-la toute la nuit.

Nièce « Soignée » (Ismaïlia)

Vous pourrez suivre le traitement en question tous les deux jours. Il n'amène pas une constipation chronique, mais tout simplement une paresse intestinale qui peut être facilement surmontée.

Neveu « Avec Byron » (Damas)

Je ne comprends pas votre idée fixe qui ne repose absolument sur aucune base. Pourquoi vous torturez-vous avec des choses aussi insignifiantes ? Que peut vous faire la mort de ce poète ? En quoi peut-elle influencer votre destinée ?

TANTE ANNE-MARIE

Beauté, mon doux souci...

POINTS NOIRS, PEAU GRASSE ET ACNE

Voilà le trio qui empoisonne le plus l'existence de nombreuses femmes. Qui d'entre nous n'est, en effet, affligée d'un de ces défauts ? Nous essayons toujours de nous soigner et de faire en sorte que le mal soit aussi invisible que possible, mais, souvent, sans obtenir aucun résultat.

Certaines lectrices s'étonnent d'avoir employé sans efficacité telle crème ou telle lotion ; mais elles ne pensent pas que les soins externes sont insuffisants pour remédier à des inconvénients causés par un mauvais état général.

En effet, l'acné, la peau grasse et les points noirs proviennent avant tout de légers troubles intestinaux ou glandulaires.

Il s'agit donc, avant tout, d'en diagnostiquer la cause et de la soigner. Il y a presque toujours lieu de suivre un régime : évitez l'alcool, les excitants, les graisses, les sauces, les conserves, les charcuteries.

Buvez beaucoup d'eau entre les repas, mangez des légumes verts, des fruits, du lait caillé.

Puis, localement, évitez les démaquillants gras. Prenez un savon spécial, un peu acide.

Pour celles qui ont des points noirs et des pores dilatés, je recommande beaucoup le brossage du visage de façon à bien nettoyer la peau. Rincez avec de l'eau tiède dans laquelle vous mettrez quelques gouttes de teinture de benjoin.

Lorsque vous extirpez vos points noirs, ayez bien soin de lotionner chaque emplacement avec un petit morceau de coton imbibé d'alcool à 90°. Changez le coton chaque fois.

Le matin, rafraîchissez votre visage avec un astringent. Deux ou trois fois par semaine, faites un grand nettoyage de votre peau, avec un masque au jaune d'œuf battu. Lorsque l'œuf a séché et que le masque commence à se plisser, rincez à l'eau tiède.

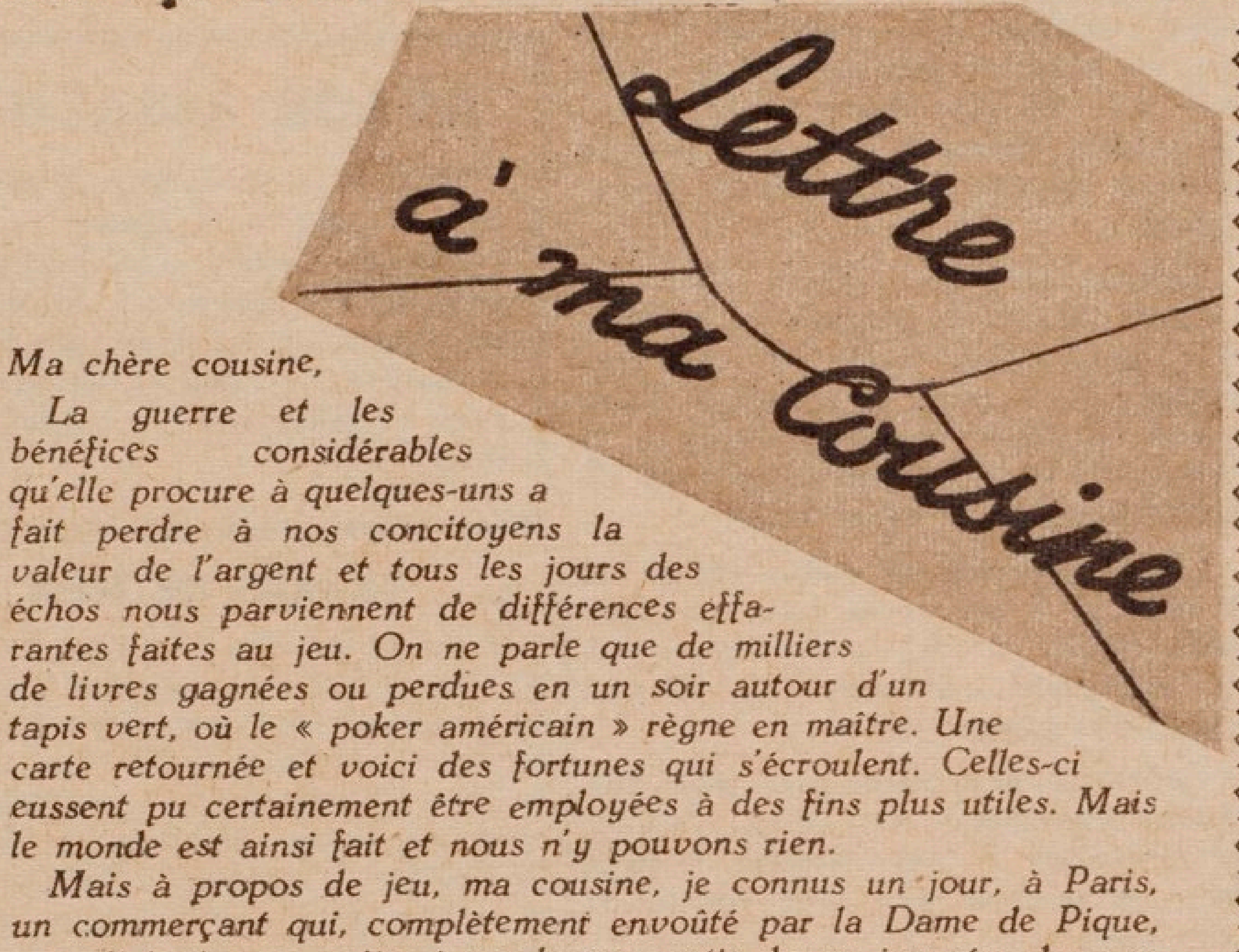
Si vous avez des boutons, l'acné par exemple, il faut avant tout éviter de les toucher. Voici un remède facile qui les fera vite guérir : appliquez le soir, avant d'aller dormir, le mélange suivant : une cuillerée de fleur de soufre amalgamée à une cuillerée d'eau de Cologne.

Voici une autre formule de lotion, s'il vous arrive de ne plus trouver la fleur de soufre sur le marché : alcool à 90° : 100 grammes ; acétone : 100 grammes ; huile de cade : 15 grammes ; soufre précipité : 20 grammes.

Enfin, dans les cas très tenaces, il reste un procédé médical qui donne de très bons résultats : l'autovaccin. Cela consiste à vous faire une prise de sang au bras et à vous injecter ensuite ce sang dans la cuisse. Le nombre de piqûres varie selon le cas.

Mais, dites-vous toutes que, dans la plupart des cas, l'acné est une maladie de jeunesse qui se manifeste pendant la période de formation et qui ne dure qu'un an ou deux, au maximum. Les traces s'effacent, progressivement, d'elles-mêmes. Pour les cas tenaces, un bon traitement approprié dans un sérieux institut de beauté donne des résultats certains.

Pour le maquillage des peaux grasses, je vous recommande des crèmes spéciales à base de concombre. Le lait de concombres est également excellent. Choisissez une poudre très fine afin qu'elle ne plaque pas sur votre visage.



Ma chère cousine,

La guerre et les bénéfices considérables qu'elle procure à quelques-uns a fait perdre à nos concitoyens la valeur de l'argent et tous les jours des échos nous parviennent de différences effarantes faites au jeu. On ne parle que de milliers de livres gagnées ou perdues en un soir autour d'un tapis vert, où le « poker américain » règne en maître. Une carte retournée et voici des fortunes qui s'écroulent. Celles-ci eussent pu certainement être employées à des fins plus utiles. Mais le monde est ainsi fait et nous n'y pouvons rien.

Mais à propos de jeu, ma cousine, je connus un jour, à Paris, un commerçant qui, complètement envoûté par la Dame de Pique, passait toutes ses nuits et une bonne partie de ses journées dans un des mille tripots que comptait la capitale. Je le voyais perdre ou gagner, en quelques heures, de quoi vivre un an en rentier sans se priver de rien, et cela avec un calme qui me faisait supposer qu'il jouissait de moyens importants. Un soir qu'il venait d'être lesté de quelques gros billets, il vint me retrouver au bar. Son visage, jovial comme d'habitude, ne portait en rien les stigmates des émotions par lesquelles il venait de passer et il semblait tout à fait indifférent à la perte qu'il avait subie.

— Peu importe, me dit-il, je me rattraperai une autre fois.

Sachant pertinemment que « les conseils sont faits pour être donnés et non pour être suivis », je n'essayais de lui faire aucune morale. C'est lui-même qui s'ouvrit à moi.

— Je suis loin d'être riche, me confia-t-il, et du train où je vais je ne tarderai pas à arriver au bout de mon rouleau. Cependant, je ne peux me passer de jouer. Tout le reste m'est indifférent. Rien n'égale pour moi la jouissance que j'éprouve à abattre un neuf ou à tirer à cinq.

Et sans insister davantage il avala d'un trait son whisky-soda et regagna en vitesse la place qu'il avait quittée et qu'il avait marquée d'une fiche.

Les mois, les années passèrent. De nouveau en France, je me trouvais un soir autour d'une table de baccara dans le casino d'une plage en vogue. La partie se poursuivait normalement et quelques jolies femmes, dont les bras ruisselaient de bijoux précieux, n'avaient d'yeux que pour la carte que retournait le banquier. Tout d'un coup je me sentis frapper timidement à l'épaule.

— Me reconnaissez-vous ?

Je regardai le quidam avec étonnement. Il me semblait ne l'avoir vu de ma vie.

— Paris. Vous souvenez-vous ? Le club X...

— Comment ! c'est vous ?

J'avais devant moi une loque humaine. Un visage hâve, de pauvres habits et un sourire à faire pitié.

— Pouvez-vous me prêter un louis ?

Et le malheureux homme me conta son histoire. Le jeu l'avait ruiné complètement. Ayant abandonné foyer, femme, enfants, il ne vivait plus que de la générosité de ceux qui, se souvenant du temps de sa splendeur, acceptaient de lui faire l'aumône de quelques pièces de monnaie. D'une voix entrecoupée il marmonna :

— Monsieur, le jour où j'ai commencé à jouer j'eusse préféré avoir les deux bras coupés.

Ceci vous dit assez, ma cousine, les sombres drames provoqués par le jeu.

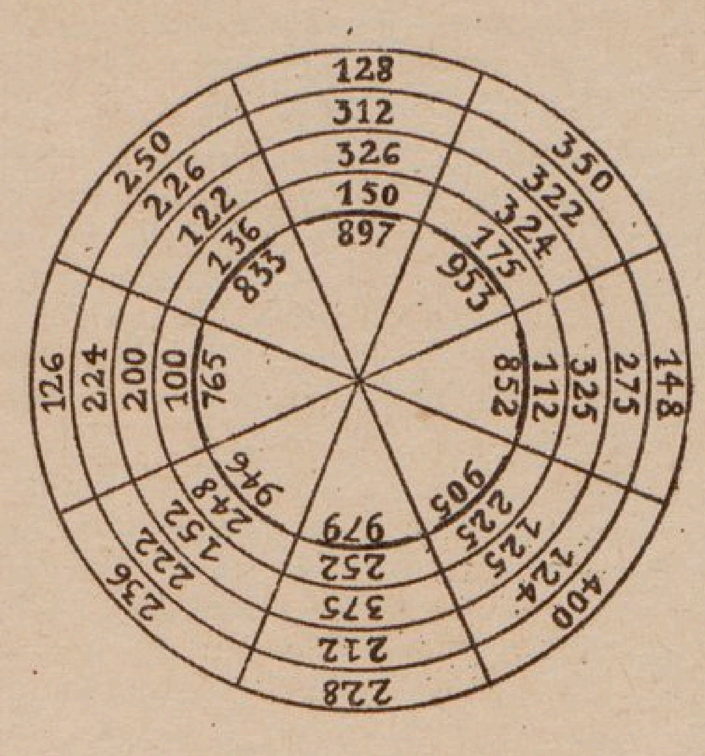
Mais pour en revenir à nos jeunes nababs locaux qui, sans sourciller, se permettent chaque soir d'éparpiller aux quatre vents banknotes ou chèques payables à vue, demandons-leur de s'intéresser quelque peu à la misère publique qui souffre et pleure en silence.

Que les bénéfices ou les pertes d'un soir servent à la soulager...

SERGE FORZANNES

Délassons-nous

LA ROUE DES ADDITIONS



Faites tourner séparément les disques de la roue, et placez-les de façon que les additions des chiffres de chaque secteur correspondent aux totaux inscrits dans le cercle central.

UN PAYS OU LES FEMMES SONT LAIDES...

L'homme est le représentant du sexe considéré comme laid. Cette affirmation n'est pas exacte, tout au moins sous toutes les latitudes, car il est un pays où l'homme est joli, coquet, élégant alors que les femmes — ces représentantes du beau sexe — sont laides, affreuses même et font fi de la coquetterie la plus élémentaire.

Il en est ainsi chez les Veddahs qui vivent dans l'île de Ceylan.

Le Veddah est un homme remarquablement constitué et proportionné, aux membres harmonieux, au torse légèrement conique comme celui des Gallas qui, au point de vue anatomique, passent pour les plus beaux représentants de l'espèce humaine. Il a des cheveux noirs et souples, d'une finesse remarquable.

Chaque jour le Veddah passe de longues heures à peigner sa coiffure et à l'oindre d'une huile parfumée. Son visage est régulier et empreint d'une grande douceur. Suprême élégance, il réunit ses sourcils d'un large trait de peinture noire ou bleu foncé.

Le Veddah est de haute taille, un homme de 2 mètres de haut ne constitue nullement une exception. Ceux qui atteignent seulement 1 m. 85 sont considérés comme petits.

Comme il ne travaille pour ainsi dire jamais, ses mains sont fines, longues et nerveuses et ses muscles feraient pâlir de jalousie plus d'un sportif de chez nous.

Les Veddahs passent leur temps à soigner leur toilette, et vont à la chasse et à la pêche. Ces solides gaillards se montrent aussi coquets que les Parisiennes et se parent continuellement de bijoux.

Les femmes, elles, n'en portent aucun et sont vêtues d'étoffes vulgaires. Déjà peu avantagées physiquement, elles achèvent de s'enlaidir en menant une existence tellement pénible qu'à vingt ans elles sont considérées comme vieilles.

LE FILM PARFAIT

** Le film parfait, c'est d'abord le film qu'aucun membre de la famille n'a encore vu : ni Papa, ni Maman, ni Marie, ni Jacques. On peut donc y aller en famille.*

** Il faut qu'il soit un peu comique pour que Papa oublie ses soucis.*

** Il faut qu'il soit sentimental pour que Maman pleure un peu en se croyant ramenée vingt ans en arrière...*

** ...Mais pas trop sentimental, parce que Jacques ricanerait et Marie serait furieuse de s'être laissée prendre par l'émotion.*

** Il faut qu'il soit mouvementé et palpitant, parce que pendant qu'on suit l'intrigue on ne pense pas à juger la qualité du film.*

** Il faut qu'il soit joué par une actrice très belle, pour faire plaisir à Papa et à Jacques, et par un acteur très beau, pour faire plaisir à Marie et à Maman.*

** Il faut qu'il y ait quelques épisodes vigoureux pour que Jacques puisse croire qu'il deviendra un homme d'action.*

** Il faut que l'héroïne bénéficie d'un grand coup de chance pour que Marie comprenne qu'elle a encore toute la vie devant elle.*

** Il faut que la conclusion soit conforme à la morale pour que Papa et Maman ne déplorent pas les ravages exercés sur l'esprit public par certaines théories.*

** Il faut qu'on voie quelques beaux paysages pour que la famille ait l'impression qu'elle a voyagé à peu de frais.*

ADAGE ALSACIEN

Veux-tu avoir de bons souliers ? choisis pour la « semelle » une langue de bavard, c'est inusable ; pour les « empeignes », un gosier de chantre, ça ne prend pas l'eau; et pour les « talons », de la rancune d'Allemand, ça dure toujours.

LE MAL DE MER

Il paraît que les poissons ont le mal de mer. C'est du moins ce que vient de constater tout récemment le célèbre biologiste Mackensic. Il avait reçu la mission d'accompagner sur l'Atlantique trois aquariums destinés à l'Institut Océanique d'Halifax. La mer étant mauvaise, le savant constata que ses élèves donnaient des signes non équivoques d'indisposition, signes qui disparurent lorsque cessa la traversée.

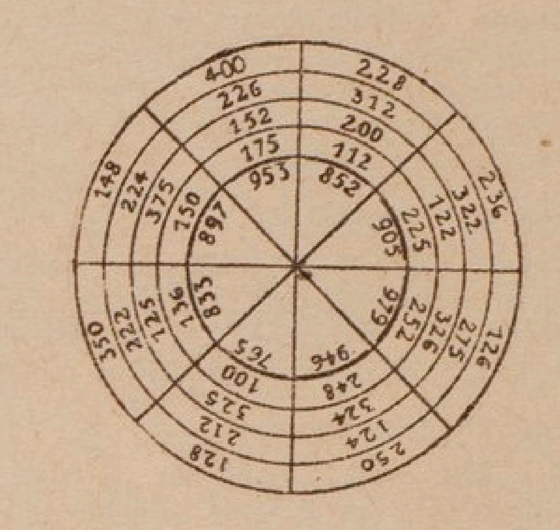
Il s'agissait pourtant, non de poissons d'eau douce, mais de poissons de mer habitués au flux et au reflux de l'océan, à ses tempêtes, à ses colères. Tout au moins jusqu'ici croyait-on à cette habitude. Bientôt peut-être on nous apprendra que, à chaque fureur de l'onde, requins, baleines (les mammifères marins aussi sans doute), daurades et merlandes souffrent de nausées et de vertiges.

SAVEZ-VOUS JOUER AUX DAMES ?

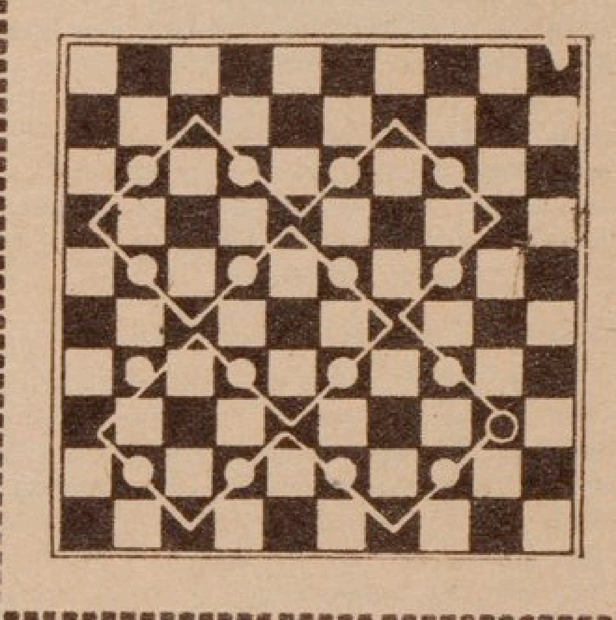
Sur ce damier se trouvent 16 pions blancs et un pion noir que l'on ne voit pas en raison de sa couleur. Tâchez de trouver la case qu'il occupe, sachant qu'il peut prendre successivement tous les pions blancs.

SOLUTIONS

LA ROUE DES ADDITIONS



SAVEZ-VOUS JOUER AUX DAMES ?



LE SUCCES DE « LEILA »



M. Togo Mizrahi, producteur de « Leila ».

Tout le monde connaît la touchante histoire de la « Dame aux Camélias ». L'éternel roman d'amour de Marguerite Gauthier et d'Armand Duval a inspiré maints auteurs, poètes et metteurs en scène. Aussi lorsque Togo Mizrahi, le brillant « producer » égyptien, a voulu à son tour en tirer un film égyptien, on a objecté que c'était vraiment de l'audace de vouloir rivaliser avec les plus grands metteurs en scène européens et américains. Mais Togo Mizrahi entendit poursuivre son projet. On ne peut à présent que donner raison à son obstination. Le film, essentiellement égyptianisé, qu'il a réalisé de l'œuvre de Dumas fils a été un succès. Le sujet lui-même, après que les noms européens aient été remplacés par des noms arabes et que l'ambiance fût devenue caractéristiquement égyptienne, paraît au spectateur entièrement nouveau. On ne peut que louer le talent du metteur en scène d'avoir réalisé ce prodige. Il faut reconnaître également que ce dernier a été secondé par de grands artistes. Leila Mourad, dans son rôle de Leila (La Dame aux Camélias), a ajouté à ses qualités déjà connues de grande cantatrice, celles d'une grande actrice de l'écran. Hussein Sidky, qui lui donnait la réplique, a été étonnant de vérité. Il est incontestablement vrai que « Leila » est le meilleur film qu'ait produit jusqu'à ce jour le grand metteur en scène égyptien Togo Mizrahi.



La « Robe Rouge » par J. Remy Tawil.

A la demande de ses nombreux élèves, Mr. J. Remy Tawil, le peintre de talent bien connu a crée un nouveau cours de dessin et de peinture qui aura lieu deux fois par semaine de 10 h. à 12 h. a.m. les mardi et jeudi. Les cours habituels de l'après-midi continuent d'avoir lieu les mardi et jeudi de 4 h. à 8 h. p.m. Pour tous renseignements s'adresser à Mr. J. Remy Tawil, 6, Rue Bustan, Le Caire.

Si nous parlions un peu des "stars"...

JOAN FONTAINE

la sœur cadette de OLIVIA DE HAVILLAND



Joan Fontaine devant la statuette qui lui a été délivrée en récompense de sa belle création dans «Suspicion».

Kirtley Baskette, rédacteur dans « American Magazine » nous fait des révélations sensationnelles sur l'identité de Joan Fontaine. Qui parmi nos lecteurs se doutait qu'elle fût la sœur cadette d'Olivia de Havilland ? Mais laissons notre confrère nous entretenir d'un sujet cher à nos cinéphiles, puisqu'il se rapporte à une des étoiles les plus appréciées de l'écran.

•

Joan Fontaine, récemment élue la plus grande star de l'année, est la première sœur cadette d'une actrice célèbre qui, volant de ses propres ailes et avec un nom d'emprunt, gravit aussi rapidement les échelons de la gloire.

Cependant, Joan eut une enfance bien malheureuse. Nulle maladie ne l'épargna et, aussi loin qu'elle se souvienne, la grande étoile se voit couchée dans un lit et entourée de médecins. Sa santé débile fut pour elle une source de privations continues et, tandis qu'Olivia grandissait comme une plante robuste, Joan, calfeutrée dans l'ombre, ressentait un complexe d'infériorité qui aurait pu la marquer pour tout le reste de son existence.

Un soir, Olivia de Havilland offrait un dîner dans sa maison de Hollywood auquel sa sœur était présente. En face d'elle se trouvait un homme d'un certain âge, complètement chauve et qui ne cessait d'avoir les yeux braqués sur elle. La pauvre enfant, gênée et confuse, ne savait quelle attitude prendre et aurait voulu lui dire carrément de ne plus la dévisager ainsi. Mais soudain, le quidam, un des grands magnats de l'industrie cinématographique, l'apostropha en ces termes :

— Savez-vous, Mlle de Havilland, que vous devriez faire du cinéma ?

— Qui, moi ?

Il la regarda dans le blanc des yeux.

— Parfaitement, vous. Je suis certain que vous deviendrez une excellente actrice, certainement aussi bonne que votre sœur.

Cette nuit-là, Joan s'agita dans son lit. Les propos du bonhomme tintaient dans ses oreilles comme les promesses les plus heureuses. Quoi ! Elle, actrice ? Et actrice aussi célèbre que sa sœur ? Il voulait rire, certainement. Mais, après tout, pourquoi pas ? Elle se tourna et se retourna dans son lit un nombre incalculable de fois et, vers quatre heures du matin, gagnée enfin par le sommeil, elle fit les rêves les plus dorés et se voyait déjà au faîte de la gloire. Au matin, sa décision était prise. Un mot d'encouragement avait suffi à lui montrer sa vraie route.

Aujourd'hui, après quelques années seulement, son dernier film « Suspicion » lui vaut le titre de la meilleure artiste de l'année qui lui a été décerné par l'Académie cinématographique Oscar. Déjà dans « Rébecca » elle avait réussi une création si parfaite que les plus belles perspectives s'ouvraient devant elle.

* * *

Un soir que j'étais dans sa loge et que j'assistai à son démaquillage après une dure journée de travail au studio, Joan m'interpella :

— Voulez-vous me prendre ce soir au cinéma voir « Suspicion » ? Je ne l'ai pas encore vu et j'ai besoin d'une assistance morale. Cela tombe particulièrement bien, Monsieur A. ne se trouvant pas à Hollywood.

Etre l'assistant moral de Joan est certainement une tâche des plus agréables, même venant après Monsieur A. qui, en fait, est l'acteur Brian Aherne, époux de Joan Fontaine. En un clin d'œil, Joan se revêtit d'un ensemble sport qui lui seyait à ravir et nous prîmes le chemin du cinéma qui présentait « Suspicion ». Je fus emballé, mais Joan paraissait moins enthousiaste. Il faut dire qu'elle est indifférente à tout ce qu'elle fait et je puis affirmer qu'elle resta plusieurs mois sans assister à la projection de « Rébecca ». Quant au film « Women » où elle tenait le rôle principal, elle ne l'a jamais vu sur l'écran.

* * *

A voir Joan en ville, on ne la prendrait jamais pour une star célèbre. Rien dans sa mise ni dans sa tenue ne peut faire croire à l'idée qu'on se fait des stars de Hollywood. Récemment, au cours d'une petite croisière, durant ses vacances, l'un des stewards du bateau vint vers elle avec un air mystérieux :

— Savez-vous, mademoiselle, lui confia-t-il, que parmi nos passagers se trouve la célèbre étoile Joan Fontaine ?

Juste à ce moment passait une femme, outrageusement fardée et ayant une allure visiblement distante.

— Tenez, fit-il à Joan, ce doit être sûrement celle-là.

Quelques moments plus tard, Joan gagna la salle à manger et vit sa place marquée à la table du capitaine. Comme elle s'apprêtait à s'asseoir, un garçon vint vers elle :

— Excusez-moi, lui dit-il avec embarras, mais cette place est réservée à la star Joan Fontaine. Et, du doigt, il lui indiqua une table sise dans un coin de la salle à manger.

* * *

Les sœurs de Havilland sont d'origine purement anglaise. Leur père, W. D. de Havilland, est un avocat anglais. Leur mère, Lillian de Havilland, de naissance anglaise, fut cantatrice. Joan est de quinze mois plus jeune qu'Olivia. Toutes deux naquirent à Tokio, leur père ayant été, à un moment donné, professeur à l'Académie Impériale. A la suite d'une discorde avec son mari, Mme de Havilland emmena ses deux filles à Saratoga, une petite ville près de San-Francisco où Joan passa la plus grande partie de son enfance et de son adolescence au lit.

— On m'appelait la providence des médecins, me dit-elle avec quelque amertume.

Parmi les familiers de la maison, tout le monde ne s'occupait que d'Olivia qui était toute gaîté et tout charme. Mais on ne manquait jamais de demander des nouvelles « de cette pauvre petite Joan ».

* * *

De passage à Palm Spring, Joan rencontra, comme dans un film de cinéma, celui qui devait devenir son mari, Brian Aherne. Il l'invita un jour chez lui et, après déjeuner, fit venir un voyant extra-lucide qu'il avait prévenu de ce qu'il aurait à faire. Celui-ci, entrant en transes, s'approcha de miss Fontaine et lui dit d'une voix d'outre-tombe : « Je vois... je vois que vous allez devenir l'épouse de votre hôte. »

Joan de Havilland devenue Mme Brian Aherne oublia tout son passé, son enfance malheureuse et le reste. Il lui sembla que tout devait changer pour elle. Leur lune de miel se passa à Del Monte, où, au milieu d'une nature lumineuse, le bonheur de Joan fut à son comble. Un matin, la sonnerie du téléphone la réveilla en sursaut. A l'autre bout du fil se trouvait le célèbre producteur O. Selznick.

— Mes félicitations, lui dit celui-ci d'une voix émue.

— Merci, fit Joan. Je suis sûre que nous serons très heureux, Brian et moi.

— Il ne s'agit pas de cela, fit Selznick. Vous êtes engagée pour « Rébecca » et allez signer un contrat avec moi.

Joan se rappela un « test » qu'elle avait tourné avec les six stars les plus célèbres de Hollywood pour le premier rôle de ce film.

Les Aherne mènent chez eux la vie la plus agréable qui soit. Dans leur intérieur, ils se conforment à l'étiquette anglaise la plus étroite. « Five o'clock tea », habits du soir pour le dîner et le reste. A table, la vaisselle et l'argenterie sont des plus recherchées et ils possèdent une cave où des crus célèbres font les délices de leurs invités. Au dernier anniversaire de sa sœur, Olivia, Joan offrit un grand dîner. Olivia fêtait ses vingt-six ans. Quand Frank, le maître d'hôtel, servit le cake, celui-ci ne contenait que vingt et une bougies seulement. Il croyait faire ainsi plaisir à la sœur de sa maîtresse et toute l'assistance ne manqua pas de le féliciter de son geste.

Joan depuis son mariage s'est tout à fait adaptée aux goûts de son mari. Jeune fille, l'aviation l'avait toujours effrayée. Brian étant un aviateur passionné, Joan est devenue pilote. Elle répugnait auparavant à la natation. Aujourd'hui elle nage comme un poisson. Elle a renoncé à faire briller ses ongles parce que Brian « a horreur de ça ». Il y a deux ans, elle ne savait pas faire cuire un œuf. Brian étant un fin gourmet, elle a acheté plusieurs livres de cuisine et lui confectionne des mets exquis.

Entre Olivia et Joan règne la cohésion la plus étroite. Elles se réjouissent mutuellement des succès de l'une et de l'autre et n'ont aucun secret entre elles. Il n'est pas de gâteries qu'Olivia n'ait pour Joan, et celle-ci voue à sa sœur une affectueuse tendresse.

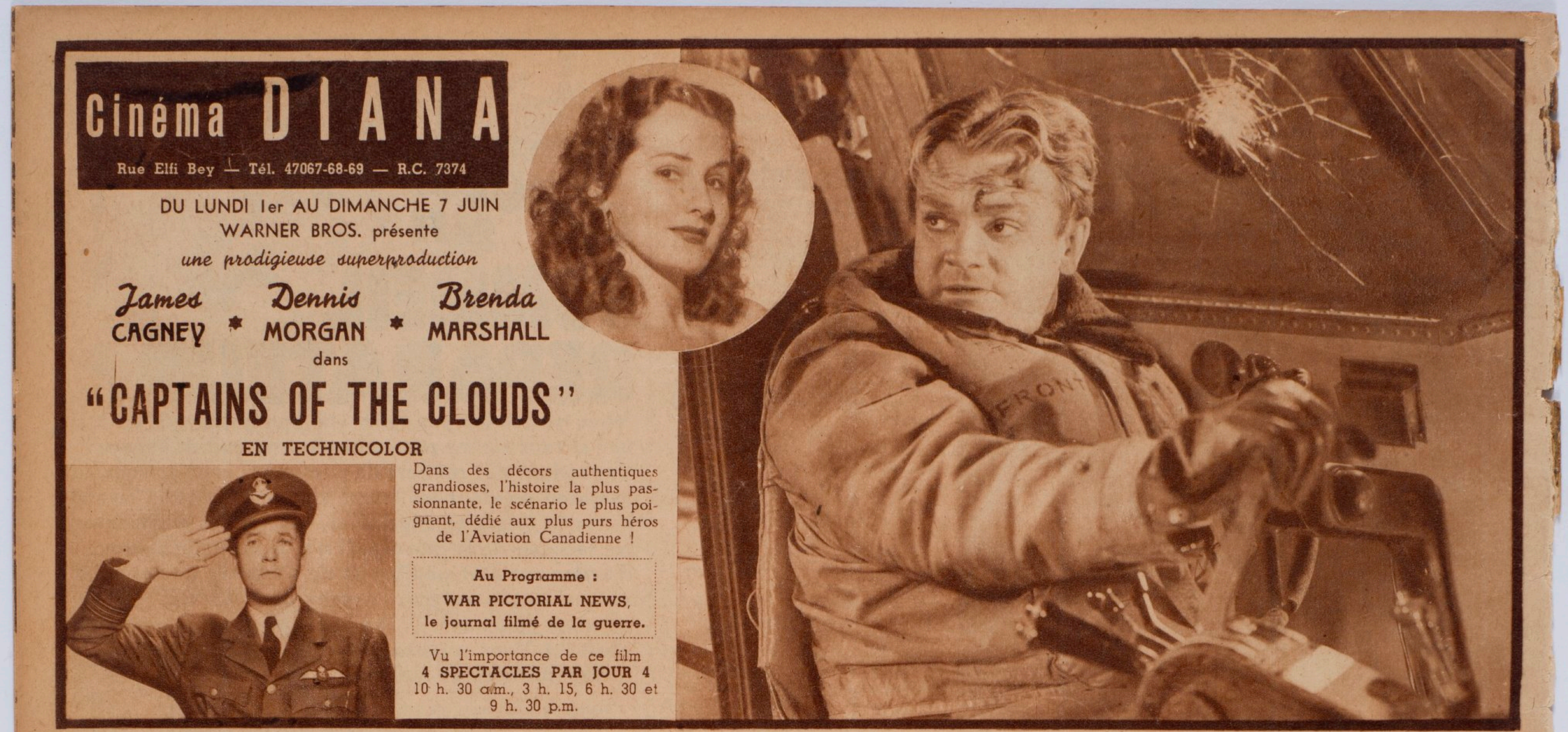
Mais si Olivia reste la star que tout le monde connaît et que tout le monde fête, Joan continue, par son attitude simple et effacée, à demeurer dans l'ombre. Récemment, elle assista à une grande « party » organisée à New-York et, au cours de la soirée, on la présenta à un homme du monde notoire comme « miss Fontaine de Hollywood ».

— Savez-vous, lui dit celui-ci, je vais rarement au cinéma, mais je me rappelle un film que j'ai vu et qui m'a particulièrement plu. Il s'appelait, je crois, « Rébecca ».

— Je suis heureuse, fit Joan, car j'avais un rôle dans ce film.

Le gentleman sembla se recueillir :

— Et pourriez-vous me dire, demanda-t-il à la star, quel rôle vous interprétiez ?



Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 1er AU DIMANCHE 7 JUIN
WARNER BROS. présente
une prodigieuse superproduction

James CAGNEY * **Dennis MORGAN** * **Brenda MARSHALL**

dans

"CAPTAINS OF THE CLOUDS"

EN TECHNICOLOR

Dans des décors authentiques grandioses, l'histoire la plus passionnante, le scénario le plus poignant, dédié aux plus purs héros de l'Aviation Canadienne !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Vu l'importance de ce film
4 SPECTACLES PAR JOUR 4
10 h. 30 a.m., 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.



Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 2 AU LUNDI 8 JUIN
20th CENTURY-FOX présente

BETTY GRABLE

Victor MATURE * **Carole LANDIS**

dans

"HOT SPOT"

Le trio le plus dynamique dans l'histoire la plus palpitante de l'année !



Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 1er AU DIMANCHE 7 JUIN
UNIVERSAL PICTURES présente

Robert STACK * **Ann RUTHERFORD**

Richard DIX * **Broderick CRAWFORD** * **Frances FARMER**

dans

"BADLANDS OF DAKOTA"



Une Grande et Passionnante Aventure !

Au Programme
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

